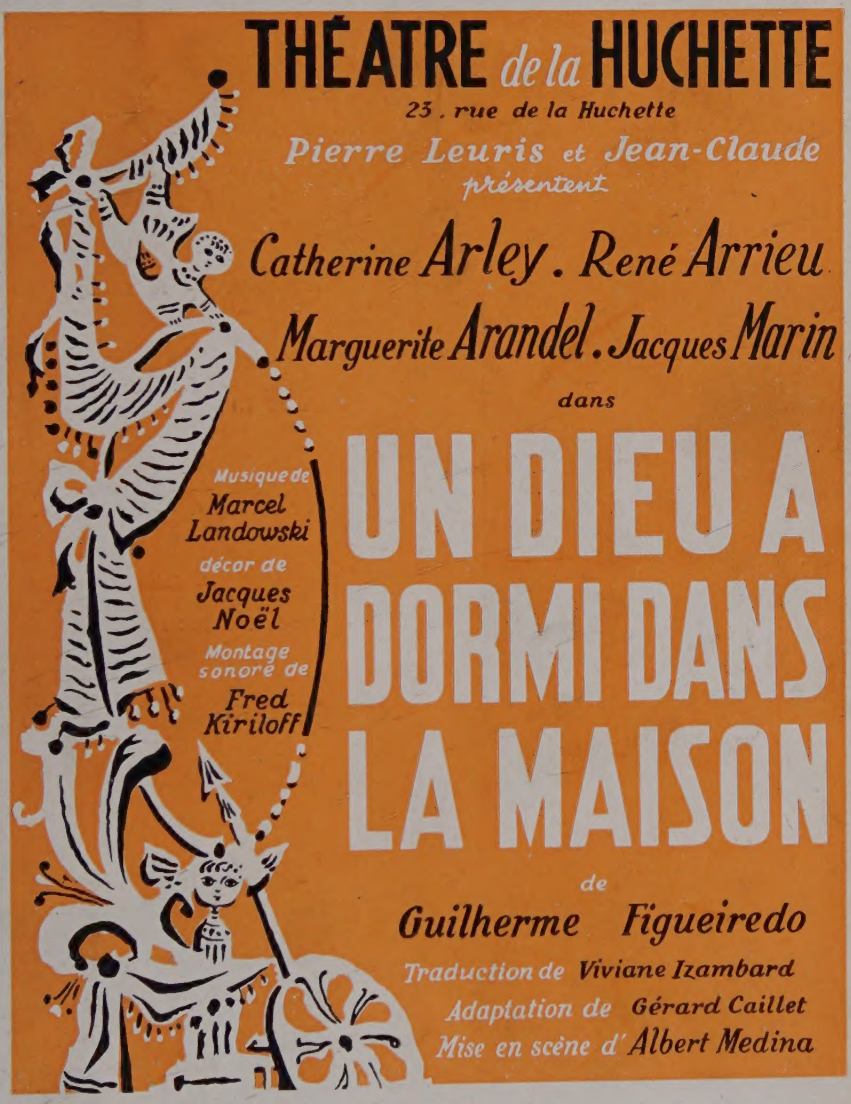
Illinois U Library

NUMÉRO 117 — 25 OCTOBRE 1952

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE



et

LE NEZ DE CLÉOPATRE de Pierre LAROCHE

Ce supplément n'est servi que
par abonnement couplé avec
FRANCE-ILLUSTRATION
Le Monde Illustré
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

Alcmène.

Sosie. Tessala.

Alcmène. Amphitryon.

1 ALCMÈNE. — *Il attaque encore les d* (ACTE I.)

2 SOSIE. — *Le roi est un vieux coc* (ACTE I.)

3 ALCMÈNE. — *Sois prudent.*
AMPHITRYON. — *Sois sage.* (ACTE I.)

4 ALCMÈNE. — *Dieu des Dieux et des mo vainqueur des Titans, père des Dieux e héros...* (ACTE I).

5 AMPHITRYON. — *De la majesté, beau plus de majesté !* (ACTE II.)

Alcmène. Tessala.

Sosie. Amphitryon.

UN DIEU A DORMI DANS LA MAISON

Pièce en 3 actes
de G. FIGUEIREDO
Adaptation française
de GÉRARD CAILLET

Cette pièce a été représentée pour la première fois à Paris le 21 Mai 1952, au Théâtre de la HUCHETTE, dans une mise en scène d'ALBERT MEDINA, un décor de JACQUES NOEL et avec la distribution suivante :

(par ordre d'entrée en scène)

Alcmène ..... *Catherine ARLEY*
Tessala ..... *Marguerite ARANDEL*
Amphitryon ..... *René ARRIEU*
Sosie ..... *Jacques MARIN*

★

Tous droits réservés pour tous pays. y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1952 by G. FIGUEIREDO.

Supplément au N° 367 de « France-Illustration-Le Monde Illustré »

ACTE PREMIER

L'antichambre de la maison d'Amphitryon. A gauche, porche donnant sur la rue. Pour y arriver il y a deux ou trois marches, entre deux colonnes. Au fond, fenêtre haute ; à droite, porte des appartements d'Amphitryon. Simplicité grecque. Un « clismos » (lit de repos). C'est le soir.

UNE VOIX. — Silence !... Silence !... Demagogos va parler.

VOIX DE DEMAGOGOS. — Gloire aux dieux, Thébains ! Enfin cesse la disgrâce que les siècles ont fait pleuvoir sur la ville. Souvenez-vous !... Souvenez-vous de Laïus qui tenta vainement d'arrêter nos malheurs et périt de la main d'Œdipe. Souvenez-vous d'Œdipe : il arracha son secret au Sphinx, promit la paix, épousa sa mère... et se creva les yeux, écrasé par la honte de l'inceste. Souvenez-vous d'Etéocle et de Polynice. Ah ! l'horrible tuerie fraternelle... De Jocaste qui se tua. D'Eurydice, qui se tua. D'Antigone, la fille chérie d'Œdipe, qui se tua. Elle avait enterré son propre frère, défiant les lois de notre roi Créon, dont le fils, Hamon, se tua.

Thébains ! Réjouissez-vous. Tout cela est fini. Tout cela n'est plus qu'un affreux souvenir.

Aujourd'hui, Demeter favorise nos récoltes. Dionysos nous a donné le meilleur vin de sa treille. Les amphores regorgent de la douce huile d'olive. Les troupeaux prospèrent : nous aurons plus de viande, nous aurons plus de laine, nous aurons plus d'entrailles luisantes pour nos sacrifices.

Voici quelques jours Mars cédait à Minerve. C'était le printemps, nous entonnions les dithyrambes quand le ciel nous envoya une dernière épreuve... *(Un temps)*... une épreuve dont nous devons nous réjouir, car nous savons qu'elle est la dernière. Ptérélas, roi d'Acarnanie, nous encercla. Et c'est ici qu'éclate particulièrement la bienveillance divine. Nous étions acculés à la famine quand... *(Cris sauvages.)* Heureusement ! *(Plus haut :)* l'inspiration du ciel descendit sur notre roi. Il fallait donner un chef à nos troupes. Le roi choisit le plus vaillant des guerriers thébains, le plus vigoureux de nos athlètes, un héros qui joint à la bravoure d'Achille, la ruse d'Ulysse et la gloire d'Ajax : j'ai nommé notre général Amphitryon ! *(Acclamations.)* Nous sommes ici, Amphitryon, pour t'assurer que nous nous remettons à ton commandement. Les messagers de Delphes nous promettent que les dieux te seront propices, Prends ton épée, sauve les récoltes de Thèbes, les troupeaux de Thèbes, les foyers, les femmes et les enfants de Thèbes : et sauve-les définitivement !

Acclamations prolongées.

DES VOIX. — Bravo ! Amphitryon ! Amphitryon ! Un discours ! Vive notre général !

VOIX D'AMPHITRYON, *il cherche ses mots*. Mes chers concitoyens... Glorieuse tâche celle qui me fut imposée par Créon... mon et mon roi !... Je suis un guerrier : je n'ai reçu le don d'éloquence. Pardonnez-moi s m'exprime mal. *(Un temps. Il cherche.)* Je ému, profondément, de vous voir tous ici, semblés, autour de moi... Mais le temps est actes et non aux discours. La Patrie est danger. En avant !... Marchons ! Allons n battre ! Il faut bouter l'Acarnanien hors Thèbes ! Nous le réduirons en hachis, je v le jure. Que ce soit avec l'aide ou sans l'a de ceux que vous vous obstinez à appeler dieux !

Acclamations gênées.

UNE VOIX. — C'est vrai, Amphitryon, tu ne crois pas aux dieux ?

Entrent Alcmène et Tessala, portei d'amphores. Elles écoutent.

VOIX D'AMPHITRYON. — Je crois aux bras Thébains, à ma science de stratège et à la p sance de nos armes.

Bravos. Et quelques murmures.

TESSALA. — Alcmène ne va pas applaudir mari ?

ALCMÈNE. — Je n'aime pas quand il parle public. Il ne sait pas. Je suis gênée pour Et naturellement, il attaque encore les dieu Au fond, ce n'est pas très prudent de l'a nommé général.

TESSALA. — Tu aimerais mieux qu'il r ici pendant qu'on défendra Thèbes ?

ALCMÈNE. — C'est un athlète. J'ai touj trouvé dommage de voir mourir les athlètes les champs de bataille.

PREMIÈRE VOIX. — Amphitryon ! Implor clémence de Jupiter avant que sa colère s'abatte encore sur Thèbes.

VOIX D'AMPHITRYON. — J'ai l'habitude de gner les guerres tout seul.

LA VOIX. — Blasphème !

ALCMÈNE. — Il blasphème, Tessala ! peur. Voici un an aujourd'hui que nous som mariés : jamais il ne m'a accompagnée au T ple. Et quand j'offre des libations, il s'an à me reprendre les meilleurs morceaux son dîner.

TESSALA. — Tu l'aimes !

ALCMÈNE. — Vénus l'a voulu. Je l'aime de le jour où je l'ai vu, de son poing nu, m

déroute six Ethiopiens. C'était aux Jeux. *tendrie :)* Et quand Pindare lui a tendu le qu'il avait préparée pour chanter sa vic-re, Amphitryon a pris le parchemin sans le arder et s'est essuyé le front avec l'ode.

ESSALA. — Il a conquis Sosie à son impiété.

LCMÈNE. — Et tu aimes Sosie !...

ESSALA. — Amphitryon nous a achetés le me jour ; nous avons compris que nous ons passer toute notre vie ensemble. Il nous emblé plus simple de nous construire à par-de là un destin favorable.

ES VOIX. — Blasphème ! Amphitryon ! use le commandement ! Les dieux ne deront pas !

OIX D'AMPHITRYON. — Les dieux n'ont pas emps d'aider les mortels : ils ont déjà trop ire pour prouver qu'ils existent ! *(Remous.)* reçu l'ordre de remporter la victoire. Je s soldat. J'obéis. Si vous n'êtes pas contents, z demander à Créon un autre général.

NE VOIX. — Tu ne crains pas la cigüe ?

OIX D'AMPHITRYON. — On ne condamne pas général au moment où on a besoin de lui.

LCMÈNE. — Je t'assure qu'il ne devrait pas ler en public !

ESSALA. — On dirait qu'il fait tout ce qu'il t pour que Créon lui retire son commande-nt. On dirait qu'il a peur de se battre.

LCMÈNE. — Mon mari !

NE VOIX. — Tu as peur, Amphitryon ?

OIX D'AMPHITRYON. — Que celui qui vient demander si j'ai peur s'avance, un poignard s chaque main. J'accepte la lutte sans arme es yeux bandés.

NE VOIX. — Bravo !

LCMÈNE. — Non, Tessala, ce n'est pas de peur. D'ailleurs Créon ne céderait pas : il lui retirerait pas son commandement.

ESSALA. — Les dieux peuvent le mener à léroute.

LCMÈNE. — Tu m'épouvantes !... Nul ne ce que veulent les dieux. *(Elle pousse un)* Le banquet ! Tessala ! Rappelle-toi : le quet... Je servais l'eau et le vin à notre roi... essala, comme il regardait mes bras, mon , mon visage... Et tout à coup Créon s'est rné vers Amphitryon. Il lui a dit qu'il le citait surtout pour sa femme, parce qu'elle t *digne des dieux* ! Il a même ajouté : « Elle rite une nuit avec Jupiter »... Tessala, jamais me entendit-elle pareil compliment de la che d'un roi !... Alors Amphitryon s'est levé l a répondu : « C'est ma femme. Et celui dort avec elle, n'est pas Jupiter, c'est i ! » C'est à ce moment que Tirésias a pris parole. J'entends encore les mots : « Un me passera la nuit dans la maison. » Tes-, pourquoi crois-tu que Créon ait choisi phitryon pour diriger le combat, ce soir ?...

ESSALA. — Créon ?

LCMÈNE. — C'est limpide.

ESSALA. — Et la mort d'Amphitryon ? Et la ne de Thèbes ? Cela aussi, c'est limpide ?

LCMÈNE. — Peut-être... Vois-tu, Créon est ! et plein d'amertume. Les veufs amers sont capables d'aimer comme des collégiens. Quand on a déjà accumulé tant d'honneurs, souhaiter pour me posséder, la ruine de sa patrie... quel hommage !... *(Avec un nouveau cri.)* J'ai compris ! Amphitryon se méfie : il blasphème exprès pour soulever le peuple jusqu'à ce que celui-ci exige du roi qu'on le relève de son commandement.

TESSALA. — Et toi, tu ne dis rien ?

ALCMÈNE. — Je suis calme. Mais je suis femme. D'ailleurs tout cela n'arrivera pas. Je crois, moi. Je vais tous les jours m'agenouiller au temple de Jupiter, je parfume la statue de Jupiter, j'accomplis les sacrifices à Jupiter. Jupiter m'exaucera. Jupiter fait toujours tout ce que je lui demande.

VOIX D'AMPHITRYON. — Je fais la guerre, je ne fais pas de théologie. Je n'immole pas des moutons, je tue mes ennemis. Je ne crois pas aux dieux, mais je vous autorise à demander à ma femme à prier avec vous. Moi, je suis votre général et je vous promets la victoire. Allons la chercher. Massacrons les Acarnaniens, puisque c'est l'ordre de Créon. Vous allez dire au roi que je défendrai vos femmes comme je défends la mienne, que je défendrai son palais exactement comme je défends la porte de ma maison. Dites-lui qu'au bout de ma lance je lui apporterai la tête d'un autre roi : il verra de quoi c'est capable, un général.

TESSALA. — Il est jaloux !

VOIX D'AMPHITRYON. — Et cette nuit, peuple de Thèbes, la victoire ! Cette nuit, j'irai vous chercher, je vous apporterai la paix !

Acclamations frénétiques. Amphitryon entre à gauche.

AMPHITRYON. — Ventre de Zeus ! Pour qui me prend-on ? Pour un général de sacristie ? Pour un homme suspendu aux vaticinations de la Pythie ? Vingt dieux ! *(Entre à droite Sosie, apportant un cabri.)* Il y a du cabri au dîner, Alcmène ? Sosie, tu le prépareras à la broche, avec des olives.

ALCMÈNE. — C'est le cabri du sacrifice, Amphitryon !

AMPHITRYON. — Ma parole ! Tes dieux sont plus gloutons que mes soldats ! Enlevez ça ! C'est notre anniversaire — et veille de bataille : j'ai le droit d'exiger qu'on améliore l'ordinaire.

Sosie et Tessala sortent.

ALCMÈNE. — Tu auras de l'hydromel !...

AMPHITRYON. — Pouah !... Du vin, femme, du vin ! Depuis que le monde est monde, le guerrier boit du vin avant de se battre, comme avant de faire l'amour. A moins que cet hydromel n'ait encore un sens caché qui m'échappe...

ALCMÈNE. — Ne te force plus à blasphémer, Amphitryon : tiens ton rang. Nous sommes aujourd'hui la famille la plus en vue de tout Thèbes, la plus admirée, la plus respectée. Nous sommes reçus chez les juges, chez les prêtres, chez le roi. On t'apprécie et on m'estime. Conduisons-nous comme des gens honorables.

AMPHITRYON. — Je suis un homme indispen-

sable. Les hommes indispensables font ce qu'ils veulent. Pourquoi ce sermon ?

ALCMÈNE. — Je ne te reproche rien. J'ai mis ma jolie tunique, celle que tu m'as achetée quand ont débarqué ces marins phéniciens. Sens : c'est l'œillet des Indes que tu m'as fait venir par les marchands de Perse. Regarde : ces sandales, je ne les mets que pour les fêtes au temple de Jupiter. Est-ce vraiment une tenue de sermon ?

AMPHITRYON. — Excuse-moi. Je m'énerve. Ce doit être l'approche de la bataille. Je te jure : je donnerais tout ce que j'ai pour rester ici. Pourquoi trouer la peau à une poignée d'Acarnaniens faméliques ?

ALCMÈNE. — Et Thèbes ?

AMPHITRYON, *net.* — Je me f... de Thèbes ! Rappelle-toi : il y a six mois, j'ai dit à Créon : « Donne-moi cent hommes : je rejetterai l'ennemi à la mer. » Il a refusé. Les Acarnaniens ont rassemblé leurs réserves, développé leurs défenses, renouvelé leur réseau d'alliances. Ils ont même recruté des mercenaires. Maintenant, on pense à moi. Pourquoi n'a-t-il pas nommé son ami Blépharon ? Mais moi, justement, et le jour de notre anniversaire de mariage ?

ALCMÈNE. — Tu es le plus courageux !

AMPHITRYON. — Bravo ! On dirait que ça te fait plaisir ! Tu es ravie : tu ne m'as même pas dit que tu t'inquiétais de me voir partir.

ALCMÈNE. — Ma fierté fait taire mon inquiétude : Amphitryon, général de Thèbes !

AMPHITRYON. — Et si la guerre dure ? Si je romps l'encerclement ? Si je poursuis l'ennemi en déroute jusqu'aux frontières ? Si on me coupe la retraite à Corinthe ? Et si les Doriens me prennent à revers ? C'est pour des stupidités de ce genre qu'Ulysse est resté vingt ans sans remettre les pieds chez lui.

ALCMÈNE. — Je t'attendrai. Comme Pénélope.

AMPHITRYON. — J'y compte ! Mais dans vingt ans... *(Exaspéré.)* Mille dieux ! Si au moins ils remettaient à plus tard cette bataille !

ALCMÈNE, *le caressant.* — Mais non. Gagne la guerre et reviens. C'est plus simple.

AMPHITRYON. — Toi, tu as envie de me voir partir.

ALCMÈNE. — J'ai envie de te voir victorieux : rien de plus.

AMPHITRYON. — Ecoute. Je suis vraiment nerveux. Alcmène, il faut que je te parle. Que je te parle de certaines choses... Comprends-moi... Dans les guerres, tu sais, dans toutes les guerres il y a deux catégories de gens : ceux qui se battent et... les autres... Tiens, un exemple au hasard : le fils de Déménète... celui qui se fait frisotter *(Il rit.)* ...Eh bien, il a réussi à rester. Et Créon, mais oui, Créon lui-même, pourquoi ne vient-il pas avec moi pour sauver son pays ? C'est comme cela ! Les maris vont se faire tuer... les autres... les autres continuent à ronronner leurs fadaises... Tu me suis ?... Tous ces gens qui vont venir t'importuner... *(Il pleure presque et se cache contre elle.)* Je ne veux pas, Alcmène, je ne veux pas...

ALCMÈNE. — Tu doutes de moi ?

AMPHITRYON. — Non. D'eux. Je me rapp l'histoire du gardien de cimetière d'Ephès de la veuve. Quel moment a-t-il choisi pou séduire, le gardien d'Ephèse ? Celui où veillait son mari.

ALCMÈNE. — Les dieux me protègeront.

AMPHITRYON. — Encore les dieux ! Mais dieux sont toujours et partout les premiers

ALCMÈNE. — Aucun dieu ne voudra de r

AMPHITRYON. — Il n'y a pas de dieux ! I tent les hommes. Pourquoi diable ont-ils venté la guerre ?

ALCMÈNE. — Amphitryon...

AMPHITRYON. — Oui ?

ALCMÈNE. — Tu ne trouves pas que ce se amusant si un dieu venait ici ?

AMPHITRYON. — Je te parle des homm De Créon qui ne va pas se battre ! Du fils Déménète qu'un nuage de soupirs poursuit et nuit sur l'Agora ! De ces vieillards qui n plus même la force de tenir un bouclier et se rattrapent en racontant des ordures femmes à tous les coins de rue ! Et puis bien simple : écoute, Alcmène, écoute- bien : ton père est roi de Mytilène, ton r premier citoyen de Thèbes ; tu dois te dé dre. Promets... Jure... Personne !

ALCMÈNE. — Personne, grand fou. Mai les Acarnaniens t'entendaient, ils gardera leur armée et ils enverraient ici leur plus l soldat.

APHITRYON, *peiné.* — Alcmène ! Jure qu seras fidèle.

ALCMÈNE. — Promis.

AMPHITRYON. — Même si c'est Créon ?

ALCMÈNE. — Je les préfère plus jeunes !

AMPHITRYON, *sur un autre ton.* — J'aim que tu dises : « même si c'était un dieu...

ALCMÈNE. — Tu es très exigeant.

AMPHITRYON. — « ...même si c'était Jupi

ALCMÈNE. — Tu ne crois pas aux dieux

AMPHITRYON. — Jure.

ALCMÈNE. — D'ailleurs comment veux-tu ce soit Jupiter ?

AMPHITRYON. — Jure.

ALCMÈNE. — A une condition.

AMPHITRYON. — Une condition pour ça

ALCMÈNE. — Viens prier Jupiter avec m

AMPHITRYON. — Non.

ALCMÈNE. — Si tu n'y crois pas, tu n'a à craindre qu'il vienne. Et si tu crains vienne, tu peux toujours essayer de l'apais

AMPHITRYON. — Les prières apaisent ?

ALCMÈNE, *le prenant par la main.* — V *(En passant :)* Tessala ! Le cabri et les phores.

AMPHITRYON. — Je te rejoins. *(Alcmène Entre Tessala portant une amphore.)* Tess

TESSALA. — Maître ?

AMPHITRYON. — J'ai toujours été bon toi. Et pour Sosie. Aimerais-tu être Tessala ?

TESSALA. — Seigneur !

AMPHITRYON. — J'ai promis à Sosie d franchir si nous gagnons la bataille. Je t'a chirai aussi si...

TESSALA. — Tout ce que tu voudras !
AMPHITRYON. — ...si tu te charges de surller ma femme.
TESSALA. — Je suis une esclave, Seigneur. ; une espionne !
AMPHITRYON. — Tu ne comprends rien. and je dis que tu surveilleras Alcmène, je ix dire que personne ne doit s'approcher lle. Compris ?
TESSALA. — Mais comment ?
AMPHITRYON. — Oui ou non ?
TESSALA. — Si Thèbes pouvait contempler général...
AMPHITRYON, *suppliant.* — Tessala...
TESSALA. — Mais si la... chose menace : que s-je faire ?
AMPHITRYON. — Ce que tu veux. Tu la proes. Au besoin avec ton propre corps.
TESSALA. — Tu vas loin !
AMPHITRYON. — Veux-tu être libre ?
TESSALA. — Bon. En échange, protège Sosie ant la bataille.
AMPHITRYON. — Promis.

Il va sortir.

TESSALA. — Au besoin avec ton propre bouer. *(Amphitryon sort. Tessala appelle :)* sie ! Viens.

Entre Sosie avec le cabri.

SOSIE. — Alors ?
TESSALA. — Alors, elle prétend que Créon ccable de compliments, qu'Amphitryon le t et pense que sa nomination est un prétexte ur l'éloigner.
SOSIE. — C'est possible. Tu connais les rois.
TESSALA. — C'est idiot !
SOSIE. — Pourquoi ? Amphitryon a tort de ire qu'un vieillard peut séduire une jolie me, mais il a raison de penser qu'il voudra ayer. Tu ne me crois pas ?
TESSELA. — Non.
SOSIE. — Tant pis !
TESSALA. — Parce que celle qui intéresse on, dans cette maison, ce n'est pas Alcmène, t moi.
SOSIE. — Tu es folle !... Le roi est un vieux goûtant... Comment sais-tu ça ?
TESSALA. — Après le banquet, il s'est penché mon cou et il m'a dit : « Viens ce soir au ais : la sentinelle a des ordres. » Qu'en ses-tu ?
SOSIE. — Je pense que le roi est un voyou. une sœur qui donne quatre enfants à son pre fils, qui se pend, dont la progéniture tre-déchire, s'arrache les yeux et finit par massacrer, et il faut encore qu'il courre ès les femmes des autres !
TESSALA. — Tu es jaloux du roi, Sosie ?
SOSIE. — Non. Cela m'agace. Avec Œdipe au ins, les histoires ne sortaient pas du palais. e lui as-tu répondu ?
TESSALA. — Comme une esclave peut répon aux invites d'un roi.
SOSIE. — Oh !
TESSALA. — Sosie, il y a peut-être notre lité au bout.

SOSIE. — Ah ! Non !... J'exige que tu me dises comment tu lui as répondu.
TESSALA. — Je lui ai dit... Imbécile ! Je ne lui ai rien dit.
VOIX D'AMPHITRYON. — Il vient, ce cabri ?
TESSALA, *sortant.* — Et dire qu'Alcmène est en train de supplier Jupiter qu'il ne lui délègue pas Créon aujourd'hui !

Elle sort avec le cabri. Sosie erre, désemparé.

VOIX D'AMPHITRYON. — Toujours les meilleurs morceaux pour Jupiter ! J'en ai assez ! Prie encore, si tu veux : je t'attends sur la terrasse. *(Il entre. Apercevant Sosie :)* Alors quoi ? Tu ferais mieux d'aller fourbir mes armes !
SOSIE. — Seigneur, les armes sont déjà polies : l'ennemi pourra contempler son propre visage tremblant de peur dans le métal de ton bouclier.
AMPHITRYON. — Mais qu'est-ce que tu as ? Tu n'as pas l'air très réjoui à l'idée d'aller te battre...
SOSIE. — En confidence, non. Seigneur, laissez-moi ici pour garder la maison.
AMPHITRYON. — Pourquoi ? Je t'affranchis si nous sommes vainqueurs.
SOSIE. — Je ne vaux rien dans la lutte. Laisse-moi ici. *(Bas :)* A cause des femmes.
AMPHITRYON. — Qui oserait, en pleine bataille, pénétrer dans la demeure du général en chef ?
SOSIE. — Les événements de l'arrière sont pleins de mystère.
AMPHITRYON. — Toi, tu sais quelque chose !
SOSIE. — Non. Mais j'ai entendu les augures. L'aveugle Tirésias assure qu'un homme passera la nuit dans cette maison.
AMPHITRYON. — Tu y crois ! Quel homme ?
SOSIE. — On ne sait pas. Quelqu'un... Il vaut mieux que ce soit moi qu'un autre. La prophétie s'accomplira et on sera tout de même plus tranquilles.
AMPHITRYON, *marchant de long en large.* — Sornettes ! Sornettes ! Sornettes !
SOSIE. — Sornettes peut-être, mais quand il a dit qu'Œdipe était le fils de Jocaste, il est tombé juste. Pourtant, il n'y avait pas beaucoup de chances.
AMPHITRYON. — Ecoute, Sosie... Tu penses qu'Alcmène m'est fidèle ?
SOSIE. — ...Encore.
AMPHITRYON. — Comment, « encore » ? Dis-moi tout.
SOSIE. — Seigneur, penses-tu que Tessala m'est fidèle ?
AMPHITRYON. — Il ne s'agit pas de la vertu de Tessala !
SOSIE. — Tirésias n'a pas précisé exactement où dormirait l'homme qui doit passer la nuit ici.
AMPHITRYON. — Par tous les dieux de l'Olympe, Sosie, j'ai besoin de calme avant la bataille. *(Il hésite, cherche, puis prend Sosie par les épaules.)* Ecoute, Sosie : si je revenais ici cette nuit.

SOSIE. — Et l'armée ? Il vaut mieux que ce soit moi.

AMPHITRYON. — Flûte pour l'armée ! Flûte pour Thèbes ! Si Créon veut me déshonorer, il se ruinera lui-même. Sosie, nous reviendrons tous les deux.

SOSIE. — Et Alcmène ? Et Tessala ? Nous ferons bonne figure devant elles.

AMPHITRYON. — Sosie, ce ne sera ni Amphitryon, ni Sosie qui passera la nuit ici ; ce ne sera même pas un homme. Ce sera un dieu : ce sera Jupiter lui-même.

SOSIE. — Tu seras cocu par un dieu. Joli bénéfice !

AMPHITRYON. — Tu ne comprends rien ! Jupiter... *(Il se frappe la poitrine :)* Jupiter se livrant à une de ses farces coutumières ; Jupiter changé en Amphitryon !...

SOSIE. — Génial !

AMPHITRYON. — Et je mettrai Tessala à la porte pour faire plus d'effet.

SOSIE. — Non ! J'aime mieux que Tessala reste à la maison. Ecoute, seigneur : laisse-moi revenir aussi. Tiens... En Mercure ; je me mettrai en Mercure !

AMPHITRYON. — Vite. Cours au grenier ! On y trouve de tout. Prends la fourche dorée qui sert pour les Dionysies. Et la cape... La cuisine est pleine de pigeons pour les sacrifices d'Alcmène : la bigoterie de cette femme viendrait à bout d'un jardin zoologique. Etrangles-en un et coupe-lui les ailes pour orner tes talons. Cherche un casque ! Décroche discrètement le caducée de la pharmacie. Dépêche-toi. Et fais attention. Je vais les retenir par ici. *(Sosie sort en courant.)* Alcmène !

ALCMÈNE, *entrant.* — Le sacrifice n'est pas fini.

AMPHITRYON. — C'est l'heure.

ALCMÈNE, *tendre.* — Sais-tu ce que ressent une épouse à l'heure où son mari la quitte pour se battre ?

AMPHITRYON. — Que ressent-elle ?

ALCMÈNE. — Le remords d'avoir rencontré l'homme qu'elle aime. Car c'est pour nous qu'il affronte la mort, c'est pour nous qu'il cherche la gloire : l'hommage qu'il nous en fait est quelquefois amer à notre angoisse ; nous avons un peu honte de notre fierté. C'est pourquoi nous attachons tant de prix à ces médailles et à ces broderies, à tous ces bijoux bizarres qui veulent dire : cet homme va mourir. *(Elle pleure.)* Pourquoi y a-t-il des guerres, pourquoi ?

AMPHITRYON. — Pour qu'on puisse célébrer les fêtes de la paix ?

ALCMÈNE. — Il est terrible cet orgueil qui nous envahit quand un homme risque sa vie pour nous !... Ce serait si touchant, et si rassurant en même temps, je te jure, d'en voir un, une seule fois, déserter le combat par amour.

AMPHITRYON. — Tu trouves, Alcmène ?

Apparaît Sosie chargé de ses accessoires. Amphitryon le voit et, étreignant Alcmène, lui fait signe de passer vite.

ALCMÈNE. — L'aurais-tu, toi, le courage fuir ?

AMPHITRYON. — Es-tu pour Thèbes ou p l'Acarnanien ?

ALCMÈNE. — Les femmes n'ont pas patrie !

AMPHITRYON. — Nous sommes en guerre

ALCMÈNE. — Ne serait-ce pas charm pourtant, si tout à coup les guerriers s'a cevaient qu'ils se sont trompés ? S'ils regardaient soudain au seuil du combat, s rouge leur montait au front, s'ils jetaient l lances et leurs boucliers, parce que quelq serait venu leur dire que, ce jour-là, la bat se livrerait seulement à la course, à la n ou aux dés...

AMPHITRYON. — La guerre est plus forte nous ; et elle est à nos portes : ou nous c sons l'ennemi, ou Thèbes sera détruite. Je plus le temps de discuter de la guerre au ment où je dois partir la faire. Elle est réalité de moribonds ; et la paix un songe survivants. Vénus apparaît de l'autre côté temple de Cadmus. Allons !... Sosie !... armes ! *(Entre Sosie avec les armes d'Amphitryon.)* Tout est prêt ?

SOSIE. — Tout est prêt, Amphitryon. E chevaux sont attelés au char.

Entre Tessala avec les armes de S Tous deux s'équipent.

AMPHITRYON. — Tu m'attendras avec ton amour.

ALCMÈNE. — Avec tout mon amour, Amphitryon. Reviens couvert de gloire.

AMPHITRYON, *se forçant à plaisanter.* — poussière aussi. Tu peux déjà préparer bain.

TESSALA, *à Sosie.* — Attention à tes rhu tismes.

SOSIE. — Amphitryon a une branche de de l'Epire excellente pour vous réchauffe corps.

TESSALA. — N'arrive pas le dernier pour pouiller les cadavres.

SOSIE. — J'ai pris mes deux sacoches.

AMPHITRYON. — Je te rapporterai la co dans laquelle Ptérélas boit son vin en ce ment.

ALCMÈNE. — Sois prudent.

AMPHITRYON. — Sois sage.

SOSIE, *à Tessala.* — Ne sors pas de la ma

Double baiser d'adieu.

ALCMÈNE. — Reviens après ta victoire que Jupiter t'accompagne !

AMPHITRYON. — Que Jupiter soit dans demeure, Alcmène.

ALCMÈNE. — Il croit en Jupiter ! Nous rons la victoire !

AMPHITRYON, *sortant.* — Il y a des he de la vie où les dieux acquièrent un g prestige.

Les hommes sortent. Bruit de char.

TESSALA. — Maîtresse, une faveur...

ALCMÈNE. — Dis.

TESSALA. — Je n'ose...
ALCMÈNE. — Je te l'accorde d'avance.
TESSALA. — Pourrais-tu, ce soir, dormir dans a chambre... et moi dans la tienne ?
ALCMÈNE. — J'allais te demander le même rvice.

Elles s'embrassent.

ALCMÈNE, *priant.* — Dieu des dieux et des ortels, vainqueur des Titans, père des dieux des héros, écoute ce que te demande la plus mble de tes adoratrices, ô Jupiter, seigneur s éclairs et du tonnerre : de même que ton sage s'endort sur le cou de Junon, fais qu'Amitryon revienne dormir dans mes bras... Dieu tonnerre et des éclairs, toi qui châties les mmes et les dieux, de même que tu aimas éda, ô cygne céleste, et de même que tu aimas urope, ô taureau divin, ramène sain et sauf mortel que me donna le destin, pour que je nte à nouveau son bras reposer sur mon in... Seigneur de l'Olympe, pluie d'or sur le u de Danaé, douceur de l'onde sur le corps Io, là-bas au milieu des plages de l'Egypte, nds-moi le fils d'Alcée pour que de lui me isse un fils, qu'en l'honneur de ton épouse ppellerai Hercule, gloire de Junon, et qui ra le plus fort de tous les hommes. *(Par la nêtre on voit un éclair, et l'on entend le roument du tonnerre.)* O Jupiter, toi qui entends a prière, si tu savais combien douce est la eau d'Alcmène pour son Amphitryon bienmé, tu comblerais mes vœux et tu me ramèrais le héros de ma vie.

RIDEAU

ACTE II

La même antichambre. Mais le spectateur la oit sous un angle différent. Toute la scène a urné sur elle-même de 90 degrés, de gauche droite. De cette façon, la porte de sortie donnt sur la rue, qui est garnie de colonnes, se ouve au fond. A gauche, la fenêtre, la porte l'appartement d'Alcmène et la porte qui nne sur l'intérieur de la maison. Le mur de uche est celui qu'on ne voyait pas au prelier acte. Sur ce mur sont fixées deux torches lumées. Il fait nuit. La scène est vide.

UNE VOIX, *à la cantonade.* — Sentinelle de hèbes !
DEUXIÈME VOIX. — Présent !
PREMIÈRE VOIX. — Tu vois le champ de baille, sentinelle ?
DEUXIÈME VOIX. — Un par un, les feux du mp s'éteignent.
PREMIÈRE VOIX. — La lutte est déjà comncée ?
DEUXIÈME VOIX. — J'aperçois un nuage de poussière qui s'élève, masquant les étoiles, du côté de l'Erythrée.
PREMIÈRE VOIX. — Que les dieux protègent notre armée ! Qu'ils soient secourables à Amphitryon !

La porte s'ouvre. Entrent Amphitryon et Sosie avec la foudre et tous les accessoires divins.

AMPHITRYON. — La porte, Sosie... Chut !
PREMIÈRE VOIX. — Sentinelle du Nord, n'as-tu pas vu glisser une ombre dans la nuit ?
AMPHITRYON. — Du calme !
DEUXIÈME VOIX. — Une ombre ? De quel côté ?
PREMIÈRE VOIX. — On aurait dit d'un homme courant vers la maison du général.
DEUXIÈME VOIX. — Regarde mieux et parle moins, soldat.
SOSIE. — Ça y est ! Nous sommes repérés !
AMPHITRYON. — Penses-tu !... Ecoute-moi bien : à partir de cet instant, tu n'es plus un esclave, je ne suis plus ton maître. Tu sais ton rôle ?
SOSIE. — Oui.
AMPHITRYON. — Alors ! de la majesté ! beaucoup plus de majesté ! Les dieux ne tremblent pas et ne marchent pas en pliant l'échine, le nez vers le sol. Regarde ! *(Il prend un air magnifique.)* Qu'en dis-tu ?
SOSIE. — Ah ! maître !... Jupiter lui-même n'aurait pas plus de prestance... Tu en as même trop ! Tu ne dois pas être Jupiter, mais Jupiter changé en Amphitryon.
AMPHITRYON. — Quand les dieux descendent sur la terre, on dit qu'ils ont toujours un petit air de parvenus.
SOSIE. — Ce n'est pas la question. Ton rôle, c'est Jupiter dans le rôle d'Amphitryon; pas Amphitryon dans celui de Jupiter ! De même si je veux jouer Mercure dans le rôle de Sosie, je dois être plus Sosie que Sosie parce que si Mercure prenait ce rôle, il le tiendrait à la perfection. En fin de compte d'ailleurs, nous ne sommes pas au théâtre : nous nous embarquons dans une véritable intrigue amoureuse. Si les amants décidaient de jouer leurs rôles au lieu de les vivre, toutes les femmes de Corinthe seraient encore vierges !
AMPHITRYON. — Il faut pourtant qu'Alcmène me prenne pour Jupiter !
SOSIE. — C'est tout le drame du théâtre grec : les dieux sont injouables.
AMPHITRYON. — Pas trop d'esprit quand tu seras Mercure, veux-tu ? C'est un procédé de cabotins pour mortels en quête d'immortalité. Les dieux ne font pas de littérature. Allons-y.
SOSIE, *très camelot.* — Très nobles dames ! Je vous annonce une occasion inespérée ! Jupiter en personne vient d'arriver.
AMPHITRYON. — Mais non, Sosie ! Tu as l'air d'un crieur à la halle. Annonces-tu Jupiter ou une danseuse ? Un peu de grandeur !
SOSIE, *hérault.* — Alcmène ! Le Seigneur est avec vous !
AMPHITRYON. — Plus de majesté, plus d'extase, plus de... solennité !

SOSIE. — Encore plus ?...

AMPHITRYON. — Répète simplement: « O fille d'Electrion, roi de Mytilène, ô la plus belle des femmes qu'ait jamais éclairée la lumière d'Apollon... » *(Sosie, répète la phrase maladroitement.)* « Me voici, moi, Mercure, le messager des dieux. Je viens porter à votre connaissance... » *(Même jeu de Sosie.)* « Que Jupiter olympien entre sous votre toit... » *(Sosie répète.)* « Et va partager votre lit. » *(Sosie, répète encore. Un temps.)* Elle n'a pas entendu, elle dort.

PREMIÈRE VOIX, *au loin.* — As-tu entendu une voix, sentinelle du Nord ?

DEUXIÈME VOIX. — Rien. L'attente de la bataille te donne des hallucinations.

PREMIÈRE VOIX. — Elle venait, semble-t-il, des environs de la demeure d'Amphitryon.

AMPHITRYON. — Nous faisons trop de bruit. Ce n'est pas la bonne méthode. J'envahis la chambre. Après tout, je suis Jupiter ou non ?

Il entre dans la chambre de droite, en haut.

SOSIE. — Après tout, je suis Mercure ou non ?

Il entre dans la chambre de droite, en bas. Un temps. Cri horrible de Tessala qui entre, poursuivie par Amphitryon.

TESSALA. — Je ne suis qu'une esclave, mais je ne veux pas qu'on me manque de respect !

AMPHITRYON, *essayant de s'expliquer.* — Ecoute-moi, Tessala...

TESSALA. — Patron vicieux !... Si Alcmène le savait...

Cri horrible d'Alcmène, qui entre, précédant Sosie.

ALCMÈNE. — Esclave immonde !... Quelle audace !... *(Elle aperçoit Amphitryon.)* Ce voyou essayait de se glisser dans mes draps.

AMPHITRYON. — Sos... !... *(Se rattrapant :)* Mercure !

TESSALA. — Et ton mari voulait en faire autant avec moi.

ALCMÈNE. — Honte ! Qu'est-ce que cela signifie ? Vous avez bu ? Non ? Vous vous croyez peut-être aux Bacchanales ?

AMPHITRYON. — Femme de peu de foi !... Pourquoi changez-vous de chambre le soir où Jupiter et Mercure décident de vous rendre visite ?

ALCMÈNE, *elle aperçoit les accessoires, l'air auguste d'Amphitryon, et tombe à genoux.* — Jupiter !

SOSIE. — Eh bien, oui : Jupiter. Tu le prenais pour ton idiot de mari ?

AMPHITRYON. — Sos... Mercure ! Respecte au moins cette demeure qui t'offre l'hospitalité.

ALCMÈNE. — Jupiter ! *(Tendre :)* Jupiter ! *(A Tessala :)* Jupiter, Tessala ! Jupiter : qu'en dis-tu ?

SOSIE, *à Tessala.* — Et Mercure, Tessala, Mercure pour te servir.

TESSALA. — Ce n'est pas possible... pas possible...

AMPHITRYON. — Comment, pas poss...

ALCMÈNE, *le coupant.* — Et pourquoi n'est-ce pas possible ?

AMPHITRYON. — Tu ne crois pas aux d
petite ?

TESSALA. — Je...

SOSIE. — J'ai toujours reniflé, femme,
impiété. Je te voyais du haut de l'Olymp
t'observais, je t'épiais...

TESSALA. — Seigneur je... Non. Ce n'est
possible... pas possible...

AMPHITRYON. — Silence !

ALCMÈNE, *tournant autour d'Amphitryon*
Jupiter... mon Dieu... mon seigneur. *(Su
ment :)* Tessala ! L'hydromel ! L'ampho
*(Elles se précipitent, soulèvent l'amphore,
portent à Amphitryon.)* Bois, roi des d
Apaise ta soif.

AMPHITRYON. — Faut-il absolument qu
boive ? C'est infect !

ALCMÈNE. — Infect ? La boisson céleste
tienne, la seule que tu supportes ?

AMPHITRYON. — Quand je suis dans la
d'un mortel, je déteste les boissons céleste

ALCMÈNE. — Je pensais que les dieux...

AMPHITRYON. — C'est bien, femme,
bien.

Il boit avec dégoût.

TESSALA, *elle s'approche, humble.* —
gneur, pardonne-moi si je t'ai offensé t
l'heure.

AMPHITRYON, *majestueux.* — Je pard
Emmène Mercure dans ta chambre.

TESSALA. — Quoi ?

AMPHITRYON. — J'ai dit : « Emmène Me
dans ta chambre. » Que crois-tu qu'il soit
faire ici, sous l'apparence de Sosie ?

TESSALA. — Mais, Seigneur, je n'ai l'inte
de me donner à personne, sauf...

SOSIE. — Allons, Tessala !

ALCMÈNE. — ...Sauf à un dieu, Tessala

TESSALA. — Mais toi, maîtresse, tu vas
per Amphitryon avec...

AMPHITRYON. — Qu'est-ce que cela veut
« tromper » ? Quand la femme du génér
chef se donne à un dieu — comme il est d
devoir de le faire — vraiment, tu app
cela : « tromper » !

ALCMÈNE, *ennuyée.* — Tessala, je t'en
n'attire pas la colère divine.

AMPHITRYON, *utilisant la suggestion, tr
colère.* — Va-t-en ! Va-t-en ! *(A Sosie :)*
mène cette femme et uses-en comme tu vou

SOSIE. — Bien, papa ! *(A Tessala :)*
viens.

Il la tire par le poignet.

TESSALA. — Alcmène, tu ne peux pas la
faire ça. Alcmène, au secours !

ALCMÈNE. — Mon enfant, il s'agit d'un d
religieux.

TESSALA, *revenant.* — Eh bien, si tu e
piter, moi vivante, tu ne resteras pas ic
seconde de plus ! Ouste ! Dehors ! Et e
tesse !

ALCMÈNE ET SOSIE. — Tessala !

AMPHITRYON. — Assez ! Retire-toi.

TESSALA, *se plantant devant lui.* — Pass
d'abord sur le corps.

ALCMÈNE. — Tu défies les dieux, Tessal

SOSIE. — Mieux vaut la prendre par la douceur... Viens avec moi...

TESSALA. — Non. Il faut que je voie si Jupiter va abuser d'Alcmène.

AMPHITRYON. — Mercure ! *(Geste.)* Allez !

Mercure entraîne Tessala.

TESSALA, *sortant.* — Alcmène, ne cède pas. *(Bas :)* Je resterais esclave toute ma vie !

Mercure et Tessala disparaissent.

ALCMÈNE. — Seigneur, mon Dieu, que peut faire pour se rendre agréable la plus humble de tes servantes ?

AMPHITRYON. — Tu as entendu parler de la prophétie de Tirésias.

ALCMÈNE. — Je la connais, seigneur.

AMPHITRYON. — Quel est l'homme qui devait venir dans la maison, cette nuit ?

ALCMÈNE. — Il n'y avait personne, seigneur.

AMPHITRYON. — Et la prophétie ne se serait pas accomplie ? Ne sais-tu pas que les dieux parlent à travers la bouche du devin ?

ALCMÈNE. — Toutes les prophéties ne s'accomplissent pas.

AMPHITRYON. — Qui était-ce ? Je t'ordonne de me le dire.

ALCMÈNE. — Je jure, seigneur, je l'ignore.

AMPHITRYON. — C'était le fils de Déménète ? Réponds ! C'était le fils de Déménète !

ALCMÈNE. — Non, seigneur.

AMPHITRYON. — C'était Polyphile ? *(Signe négatif d'Alcmène.)* C'était Palestrion ? *(Signe négatif d'Alcmène.)* Lysimaque ? *(Signe négatif d'Alcmène.)* Eutichios ? *(Signe négatif d'Alcmène.)* Teuropidès ? *(Signe négatif d'Alcmène.)* Lysitélès ? Andromaquès ? Péridanès ? Stratipoclès ? Aristophontès ? *(A chaque nom, Alcmène fait un signe négatif.)* C'était... Créon ?

ALCMÈNE. — Non, seigneur.

AMPHITRYON, *oubliant qu'il est dieu.* — Tu vas peut-être dire que c'était moi !...

ALCMÈNE, *saisissant cette planche de salut.* — C'était toi, Seigneur ! Toi ! La prophétie disait « un homme ». Et c'est toi, sous une forme humaine, semblable à mon mari !

AMPHITRYON, *à part.* — C'est vrai ! Cette damnée prophétie s'est tout de même réalisée. *(A Alcmène :)* Si c'est moi qui devais venir, pourquoi as-tu changé de chambre avec ton esclave ? Tu voulais mystifier ton dieu ?

ALCMÈNE. — J'ignorais sous quelle forme tu viendrais...

AMPHITRYON. — Par exemple... j'aurais pu être... en Créon.

ALCMÈNE. — Ç'aurait été une maladresse, pour un dieu : j'aurais pu croire que c'était réellement Créon.

AMPHITRYON. — C'est vrai. Veux-tu dire que tu n'aurais pas reçu Créon s'il était venu en personne ?

ALCMÈNE, *après une hésitation.* — Seigneur, comment aurai-je su si c'était Créon ou Jupiter ?

AMPHITRYON. — Autrement dit, comme je pouvais t'apparaître sous n'importe quel visage humain, tu étais prête à ouvrir tes bras à n'importe qui, sous prétexte que ce pouvait être Jupiter.

ALCMÈNE. — Je me serais arrangée pour savoir.

AMPHITRYON. — Et si j'avais très bien joué mon rôle ?

ALCMÈNE. — Alors, Seigneur, je me serais abandonnée à la volonté de Jupiter.

AMPHITRYON, *explosant.* — Je le savais ! Je savais que tu trompais ton mari ! Je le savais comme si je n'étais pas un dieu ! Je le savais !

ALCMÈNE. — Mais enfin, seigneur, n'est-ce pas l'affaire de mon mari, plutôt que celle des dieux ? Si je le trompe, c'est à lui d'être furieux !

AMPHITRYON. — J'ai grand souci de l'honneur de ton mari. C'est même mon devoir : les dieux sont faits pour veiller sur l'harmonie des foyers.

ALCMÈNE. — Curieuse façon qu'à choisie Jupiter, cette nuit, de veiller sur le mien...

AMPHITRYON, *qui n'avait pas prévu cela.* — Oui. Moi, c'est différent.

ALCMÈNE. — Ma piété n'a rien à te refuser.

AMPHITRYON. — Tu es donc prête à trahir ton mari avec Jupiter ?

ALCMÈNE. — C'est un sacrifice flatteur. N'ai-je pas le droit de m'énorgueillir de ta préférence ? *(Elle ouvre les bras.)* Viens, seigneur : Alcmène est prête à te recevoir.

AMPHITRYON. — Non, Alcmène. Ecoute. Ecoute bien ce que je vais te dire. Supposons un instant... supposons que je sois Amphitryon. Que je sois ton mari. Et que je te voie, en ce moment, prête à succomber dans les bras d'un autre...

ALCMÈNE. — Mon mari est à la guerre.

AMPHITRYON. — Moi, je peux être à la guerre et ici en même temps !...

ALCMÈNE. — Soit.

AMPHITRYON. — Je peux être, si je le veux, Amphitryon à la guerre et Amphitryon chez Alcmène...

ALCMÈNE. — Qu'est-ce que cela change, pour Amphitryon ?

AMPHITRYON. — Alcmène, je suis ton mari. Ton mari en chair et en os.

ALCMÈNE. — Tu n'as pas besoin de ce mensonge pour me conquérir. Crois-tu qu'il abandonnerait la bataille ? Tu es un dieu étrange : tu ne connais pas les hommes.

AMPHITRYON. — C'est la faiblesse des dieux... Nous sommes trop grands. Nous planons trop haut. Nous sommes seuls. Personne ne nous guide. Comment voulez-vous que nous vous comprenions. *(Sur un autre ton :)* Donc tu autoriserais un autre... un dieu...

ALCMÈNE. — Un dieu seulement !

AMPHITRYON. — Il faut que je te fasse une confidence. Si je suis descendu sur la terre... c'est pour empêcher qu'un homme prenne la place d'Amphitryon.

ALCMÈNE, *elle lui jette la mythologie à la tête.* — Vraiment ! Tu connais le secret des humiliations, Jupiter ! Comment ? A chacune de tes venues sur la terre, tu jettes le regard sur les

plus belles d'entre toutes les mortelles ! Tu te transformes en taureau pour séduire Europe ! Tu tombes en pluie d'or sur Danaé, fille d'Acrise, roi d'Argos ! Tu possèdes Io, fille d'Inachos, sur les sables d'Egypte ! Tu te métamorphoses en cygne pour conquérir Léda, fille de Tescius, roi d'Etolie et épouse de Tyndare, roi de Sparte ! Et moi, précisément lorsqu'il s'agit de moi, tu déclares solennellement que tu viens ici pour me protéger. C'est un bel affront pour une femme, seigneur !

AMPHITRYON. — Je veux seulement te défendre des convoitises, Alcmène.

ALCMÈNE. — Il est une heure de la nuit où les femmes n'ont plus besoin de la protection divine. Ou elles savent se défendre, ou elles s'abandonnent... Et voilà pourquoi Jupiter s'est introduit chez moi ! Peut-être ne suis-je pas digne de tes attentions ? Mais regarde ! regarde-moi bien : Europe avait les cheveux plus longs ? Les traits plus fins ? Ouvre tes yeux, ô dieu, ouvre tes yeux...

AMPHITRYON, *remué.* — Alcmène...

ALCMÈNE. — Et mes épaules... Tu vois mes épaules ? Léda avait des épaules comme les miennes ? Je l'ai connue, Léda : elle était efflanquée... et maigrichonne... et plate comme une planche rabotée ! Dis, Jupiter : est-ce que, par hasard, Io avait une taille comme celle-ci ? Io dont toute la puissance de Junon n'a jamais pu faire autre chose qu'une vache ?

AMPHITRYON. — Je t'en prie !

ALCMÈNE. — Relève la tête ! Tu veux voir mes pieds ? Contemple-les : sont-ils plus laids que ceux d'Europe ? Mes jambes pires que les échasses d'Io. T'en faut-il plus ? Regarde bien : et dis-moi si Léda avait...

Elle va relever sa tunique.

AMPHITRYON. — Non, Alcmène ! Je vais t'expliquer. Je ne suis pas Jupiter. Je suis Amphitryon : j'ai fui le combat, j'ai abandonné mon armée pour venir te retrouver. Je suis Amphitryon, celui qui passera, comme un lâche, à travers l'histoire de Thèbes, parce qu'il a eu le malheur de t'aimer.

ALCMÈME. — Le vilain stratagème, Jupiter ! et combien inutile : il n'était pas besoin de faire injure à mon mari — qui est un héros — sous prétexte que tu me désires.

AMPHITRYON. — Mais, nom d'un chien ! Puisque je te répète que je suis Amphitryon ! Moi, vivant, avec mes mains, mon visage de tous les jours.

ALCMÈNE, *ouvrant la porte du fond.* — Alors va faire ton devoir : retourne à la tête de tes troupes.

TESSALA, *entrant, ennuyée, suivie de Sosie qui la retient.* — Maîtresse ! C'est Amphitryon. Sosie vient d'avouer. *(Geste de rage d'Amphitryon.)* Ils sont revenus pour nous surveiller.

AMPHITRYON, *saisissant Sosie à la gorge.* — Tu as osé dire ça ? Tu l'as dit !

ALCMÈNE. — Eh bien, ne me l'as-tu pas dit toi-même, Jupiter ? Ne punis pas Mercure. *(A Tessala :)* Il était en train d'essayer le même mensonge avec moi.

SOSIE. — Je t'en prie, maître, lâche-moi !

AMPHITRYON, *bas.* — Appelle-moi Jupi imbécile !

SOSIE. — Papa ! Papa ! Lâche-moi ! Mon p et mon dieu ! Mon petit papa !

Amphitryon le repousse.

ALCMÈNE. — Comment peux-tu affirmer c'est Sosie et non Mercure ?

TESSALA. — Il me l'a dit.

ALCMÈNE. — Tu l'as cru ? Tu n'as pas co pris qu'il recherchait... autre chose ?

TESSALA. — Si. C'est même pour ça que l'ai prié de me prouver qu'il était Sosie.

ALCMÈNE. — Et il te l'a prouvé ?

TESSALA, *après un silence pudique.* — Oui

ALCMÈNE. — Comment ? *(Tessala lui parl l'oreille.)* Oh !

AMPHITRYON. — Si vous croyez que les di ne sont pas au courant de vos secrets d'alcô

ALCMÈNE. — C'est Mercure, Tessala ! Sa lège ! Tu as refusé les hommages d'un dieu

AMPHITRYON. — Car tu as refusé ?

TESSALA. — Oui.

AMPHITRYON. — Peut-on savoir pourquo

TESSALA, *subitement révoltée.* — Parce qu suis une esclave, entendez-vous ! Les escla n'ont pas besoin de dieux : c'est un luxe, servé aux hommes libres ! Je crois en Jupite tant mieux ! mais celui qui me donne des dres, c'est toujours Amphitryon. Et m'avance bien d'inonder le ciel de prières je continue à être esclave d'Amphitryon ! D bout à l'autre du monde grec, du Pont-Eu jusqu'au fond de la mer Egée, des millier des milliers d'esclaves prient chaque jour tous les dieux : les dieux à forme d'homm les dieux à forme de bêtes, les dieux inform les dieux des astres, des plantes et des pier les esprits innombrables et les âmes des c ses ! Pourquoi ? pour rien. Pour du vent. attendant la mort, dans nos chaînes. Les es ves n'ont pas de dieux. Pour moi... *(Elle m tre Sosie et Amphitryon.)* vous n'existez pa

AMPHITRYON. — Mercure ! Prends cette f me. Entre ici avec elle et prouve-lui que tu Mercure jusqu'à ce qu'elle reconnaisse enfin mérites de la puissance divine.

Sosie entraîne Tessala, brutalement.

TESSALA, *désespérée.* — Les dieux n'exist pas, Alcmène, les dieux n'existent pas !

Un temps.

ALCMÈNE, *se traînant aux pieds d'Amp tryon.* — Mon seigneur et mon dieu.

AMPHITRYON, *majestueux.* — Tu crois, f me ? *(Alcmène fait « oui ».)* Lève-toi

ALCMÈNE. — Laisse-moi t'adorer.

AMPHITRYON. — Lève-toi, Alcmène. As d'enfantillages.

ALCMÈNE. — Toutes les femmes ne reçoiv pas la visite d'un dieu !

AMPHITRYON. — C'est un honneur. Mais t les dieux, non plus, ne possèdent pas femme comme Alcmène.

ALCMÈNE. — Junon est belle...

AMPHITRYON. — Très belle... Mais c'est femme...

ALCMÈNE. — La plus belle des déessses...
AMPHITRYON. — C'est aussi ma sœur... ça me
ne.
ALCMÈNE. — L'inceste ?
AMPHITRYON. — Non. L'habitude. Le monde
t mal fait, Alcmène.
ALCMÈNE. — Change-le.
AMPHITRYON. — C'est trop compliqué.
ALCMÈNE. — Tu préfères séduire les femmes
tes fidèles.
AMPHITRYON. — Il faut quand même que cela
rve d'être un dieu. D'ailleurs ton mari ne
oit pas en moi. Il est comme Tessala : il est
r que je n'existe pas.
ALCMÈNE. — Je finirai bien par le convertir.
AMPHITRYON. — Laisse-le comme il est : on
change pas les hommes.
ALCMÈNE. — Et s'il apprend que tu es venu ?
AMPHITRYON. — Jamais les maris ne savent
s choses-là.
ALCMÈNE. — Junon ?
AMPHITRYON. — Elle est blasée.
ALCMÈNE. — A ton sujet. Mais moi ? Je ne
ns pas à être changée en génisse.
AMPHITRYON. — Ne crains rien. Pense que je
is venu pour te protéger. Pas pour te
duire.
ALCMÈNE. — Encore cette insulte !
AMPHITRYON. — Je te jure que tu es belle. La
us belle de toutes les femmes que j'ai vues.
us belle que Junon ; plus belle que toutes
es maîtresses ensemble. Seulement, je désire
e tu restes fidèle à Amphitryon.
ALCMÈNE. — Il suffisait de ne pas te déran-
r. Et même... tu peux t'en aller, maintenant,
tu le désires.
AMPHITRYON. — Quelle heure est-il ?
ALCMÈNE. — Le jour est loin.
AMPHITRYON. — Alors je reste.
ALCMÈNE. — Tu veux bien de moi...
AMPHITRYON. — Il fait doux. Je suis bien. On
ut parler.
ALCMÈNE, *pleurant*. — Je ne suis pas digne
s dieux ! Pourquoi ne veux-tu pas de moi ?
AMPHITRYON, *à bout d'arguments*. — Je
viens vieux.
ALCMÈNE. — Les dieux ne vieillissent pas.
AMPHITRYON. — Si.
ALCMÈNE. — Mais tu as pris la forme d'Am-
itryon. Amphitryon est jeune, vigoureux,
in d'ardeur : avec son corps n'as-tu point
ites ses qualités ?
AMPHITRYON. — Alcmène, pourquoi insistes-
si ton cœur est vraiment fidèle à ton mari ?
ALCMÈNE. — Par vanité de femme. Qui croira
'un dieu a dormi chez moi si j'avoue qu'il ne
st rien passé ?
AMPHITRYON. — Parce que tu vas le racon-
?
ALCMÈNE. — J'en connais qui crèveront de
ousie.
AMPHITRYON, *à lui-même, mais haut*. —
royable !
ALCMÈNE. — Pourquoi, incroyable ? Je
abandonne à toi par foi et par devoir. Je ne
lame rien en échange. Quant à mon mari, j'espère qu'il comprendra la grandeur de mon sacrifice. Pour lui, tu n'existes pas : ce sera la preuve de ton existence.

AMPHITRYON. — La preuve ? Tu crois que ce genre de chose laisse des traces ?

ALCMÈNE. — Quand je dis : preuve, je parle d'un fils.

AMPHITRYON. — Un fils ? De moi ?

ALCMÈNE. — N'est-ce pas ta coutume ?

AMPHITRYON, *ahuri*. — Si... Mais d'où tiens-tu que je te donnerai un fils ?

ALCMÈNE. — Des précédents. De ma certitude d'être une femme qui ne passe pas inaperçue, même de Jupiter. De la conviction que tu n'es pas seulement venu ici pour me protéger.

AMPHITRYON. — Orgueilleuse ! Pourquoi ne demandes-tu pas plutôt un fils à Amphitryon ?

ALCMÈNE. — Ce ne serait pas pareil.

AMPHITRYON. — Pourquoi ?

ALCMÈNE. — Ton fils sera un demi-dieu.

Tessala fait irruption, toujours suivie de Sosie.

TESSALA. — Maîtresse... Mercure... enfin lui... je ne sais plus trop qui... veut me donner un enfant !

SOSIE. — C'est ce que font les dieux quand ils viennent sur terre.

ALCMÈNE. — Ma fille, je te rappelle que tu es une esclave : conçois-tu l'honneur d'une telle proposition ?

AMPHITRYON. — Tu refuses un fils de Mercure ?

TESSALA. — Je...

AMPHITRYON. — Femme ! Accède au désir du dieu. Donne-lui un fils ! Et file d'ici, ventre de Zeus !

TESSALA. — Grâce, Jupiter. J'aime Sosie : je ne peux pas le tromper !

Sosie se rengorge.

ALCMÈNE, *s'avançant*. — Tu veux un fils, Mercure : veux-tu un fils de moi ?

SOSIE. — Quoi ? !...

ALCMÈNE. — Viens, Mercure. *(Elle le prend par la main et se dirige vers la chambre.)* Laissons-les bavarder.

SOSIE. — Mais, madame...

AMPHITRYON. — Alcmène !

ALCMÈNE. — Tu me refuses un fils, je te donnerai un petit-fils.

Elle l'entraîne. Geste désespéré de Sosie.

AMPHITRYON, *les séparant*. — Assez ! Toi, dans la chambre. Et toi, file avec Mercure.

SOSIE. — Bien, papa. *(A Tessala :)* Tu vois.

Ils disparaissent. Un temps.

ALCMÈNE. — Je ne te comprends plus : tu exiges de Mercure ce que tu refuses de faire. Tu es un drôle de dieu.

AMPHITRYON, *s'asseyant, accablé*. — Si tu savais combien j'enrage d'être un dieu, en ce moment. Quelle heure est-il ?

ALCMÈNE. — Le jour n'est toujours pas prêt de se lever.

AMPHITRYON. — Il y met le temps ! Pendant les deux heures qui te restent tu pourrais encore recevoir quelqu'un.

ALCMÈNE. — Jupiter ! Ne recommençons pas...

AMPHITRYON, *à lui-même.* — Je n'aurais jamais cru à une telle aventure. *(Il cache son visage dans ses mains. Alcmène s'approche, le caresse, le force à relever la tête.)* Quelle tristesse d'être un dieu !

ALCMÈNE. — Ce doit être long. Et ennuyeux. Pauvre Jupiter !

Elle le caresse.

AMPHITRYON. — Je donnerais tout pour être Amphitryon.

ALCMÈNE. — Ne dis pas de bêtises !... Tu l'es : tu as son visage, ses gestes...

AMPHITRYON. — Alcmène !

ALCMÈNE. — Pauvre Jupiter !... Viens, je ferai tout pour que tu te sentes tout à fait Amphitryon.

Elle l'oblige à se lever.

AMPHITRYON, *plus faible.* — Et ton mari ?

ALCMÈNE. — N'y pense pas... le pauvre... *(Etonnement d'Amphitryon.)* Quelle fatigue et quel souci, la divinité... *(Elle le caresse.)* Malheureux dieu... humble, tremblant comme un passereau pris au piège... Quel châtiment, Jupiter... Plus terrible que celui de Prométhée... être ainsi ancré à l'éternité, ne pas pouvoir jouir de l'instant qui passe, de l'instant si bref qui est dévolu aux mortels, pour s'aimer. *(Amphitryon la caresse malgré lui.)* Comme tout doit être pour toi monotone. Pour toi toutes les choses se fanent et tu sais d'avance le jour où elles vont finir. Pour toi toutes les saisons ne sont qu'une ; tous les nuages reviennent perpétuellement semblables à eux-mêmes ; et le visage des femmes demeure et tu ne penses même plus que c'est chaque fois une autre. *(Elle se rapproche encore.)* Fais-moi confiance : je t'offre le seul présent qu'on puisse offrir aux dieux ; Jupiter, écoute : je t'apporte l'oubli.

AMPHITRYON. — Alcmène... je suis Amphitryon.

ALCMÈNE. — Oui, Jupiter, tu es Amphitryon.

Ils s'enlacent, s'embrassent, puis se dirigent vers la chambre.

AMPHITRYON. — Si tu savais, Alcmène, combien je t'aime.

ALCMÈNE. — Entendre cela de la bouche d'un dieu... Viens, Jupiter... Qui va m'aimer ? Une pluie d'or... ? un taureau ?... un cygne ?...

AMPHITRYON, *arrachant sa couronne.* — Je veux t'aimer comme un homme.

Ils disparaissent.

PREMIÈRE VOIX. — Sentinelle du Nord !

DEUXIÈME VOIX. — Sentinelle de Thèbes, présent !

PREMIÈRE VOIX. — N'entends-tu rien, sentinelle ?

DEUXIÈME VOIX. — Rien...

PREMIÈRE VOIX. — On dirait d'un bruit de baisers...

DEUXIÈME VOIX. — Soldat, la solitude te fait rêver d'amour...

RIDEAU

ACTE III

Le lendemain. La même antichambre, par le spectateur dans une autre direc Toute la scène a tourné sur elle-même de par rapport à celle du 2me acte. De sorte q porte qui donne sur l'intérieur de la mais porte de la chambre d'Amphitryon et la fe se trouvent à gauche. Au fond, mur n droite, mur nu avec les deux torches, éteintes.

Au premier plan, devant le spectateu voit les marches conduisant au porche. comme si, la façade de la maison étant en nous voyions l'intérieur par l'entrée du p et par l'espace vide. Sont en scène Alcmè Tessala.

TESSALA. — Je te le jure, Alcmène, c'é eux.

ALCMÈNE, *ennuyée.* — Impossible, Te impossible.

TESSALA. — Tu n'as rien remarqué aucun moment ?

ALCMÈNE. — Je t'en prie ! Non, je n'ai remarqué ; je ne pouvais rien remarq Qu'est-ce qui te fait supposer que c'é eux ?

TESSALA. — Nous nous sommes donc més une fois de plus dans ma chambre. commencé par me répéter qu'il était Mer il voulait le prendre de haut et me for obéir ; mais ensuite il m'a harcelé de s cations. J'ai continué à protester que m'abandonnerais jamais à un dieu, fût-i puissant. Alors, il a convenu définitiv qu'il était Sosie : Amphitryon avait déci revenir pour s'assurer de ta conduite ; aussi, à cause de moi.

ALCMÈNE. — Et tu as cédé...

TESSALA. — Je n'ai pas cédé ! Je n'a cédé pour le punir de sa jalousie.

ALCMÈNE. — Quelle jalousie ? Tu Amphitryon décidant d'abandonner la b et choisissant Sosie comme témoin ? D'a pourquoi Sosie serait-il jaloux de toi ?

TESSALA. — C'est une autre histoire. m'avait demandé de venir passer la nu palais et Sosie le savait.

ALCMÈNE. — Le roi faisant des avances esclave ! C'est moi qu'il voulait séduire.

TESSALA. — J'en demande pardon amour-propre, mais c'est moi.

ALCMÈNE. — Un roi t'a convoitée, ma dormi avec un dieu.

TESSALA. — Non, maîtresse ! Je t'assure : était Amphityron. Ecoute : quand je me suis fusée à Sosie, sais-tu ce qu'il a fait ? Il s'est sis dans un coin et jurant qu'il ne bougerait as avant le matin : il voulait s'assurer de ses opres yeux que je ne courrais pas retrouver réon. J'ai protesté qu'il ne risquait rien, abord parce que j'étais fidèle, ensuite parce ue j'avais promis à Amphityron de veiller sur i.

ALCMÈNE. — C'est pour mieux me surveiller ue tu m'as laissée seule avec Jupiter ?

TESSALA. — Je t'ai laissée avec lui parce que n'était pas Jupiter. *(Détachant :)* C'était ton ari.

ALCMÈNE. — Mais songe au ridicule où je e trouverais, si ç'avait été Amphitryon !

TESSALA. — Grotesque, en effet, de dormir vec son mari !

ALCMÈNE. — C'était Jupiter, Tessala, c'était upiter.

TESSALA. — A l'auble, Sosie s'est levé d'un ond, affolé et il est parti, en criant : « La ataille » !

ALCMÈNE, *rêvant.* — Tessala ! Je suis la plus erveilleusement heureuse de toutes les fem- es.

Entre Sosie, courant, exténué.

SOSIE. — Victoire ! Victoire ! Bénis soient s dieux !

ALCMÈNE, *courant à lui.* — Amphitryon est ainqueur ?

TESSALA, *même jeu.* — Thèbes est libre ?

SOSIE. — Libre. La campagne est couverte de adavres. Les routes débordent de prisonniers. es lamentations des blessés se mêlent aux ouanges de nos soldats, qui chantent la vic- oire. Thèbes entière s'élance pour célébrer la loire de son général et se partager à temps les épouilles. *(A Tessala :)* Regarde : des poi- nards, des ceinturons, de l'or !...

ALCMÈNE. — Louanges sur Jupiter ! Tessala, ite ; un agneau, le plus blanc et le plus gros, our le sacrifice. *(A Sosie :)* Où est ton maî- e ?

SOSIE. — Au palais : il porte la nouvelle à réon.

ALCMÈNE. — Les amphores, Tessala. Et un ain pour Amphitryon. *(Regardant soudain osie en face :)* Ecoute, Sosie : où étais-tu ette nuit ?

SOSIE. — Moi ? Sur le champ de bataille, lcmène : ma place n'est-elle pas aux côtés 'Amphitryon ?

Signe triomphant d'Alcmène à Tessala.

TESSALA. — Tu n'étais pas ici, déguisé en ercure ?

SOSIE. — Moi ?

TESSALA. — Il manque un pigeon dans la ge. Qui l'a pris ?

SOSIE. — Tu crois que je m'amuse à voler s pigeons.

TESSALA. — Tu n'avais pas ses ailes, à tes eds, cette nuit ?

SOSIE. — Ecoute : je ne comprends rien à ce que tu racontes.

TESSALA. — Sosie, tu es venu ici, cette nuit.

SOSIE. — Certainement pas. *(Indigné :)* Il y avait quelqu'un ici cette nuit ?

ALCMÈNE, *ennuyée.* — Mais non : un cauche- mar de Tessala.

SOSIE. — Sûr ?

ALCMÈNE. — Comme je suis sûre que Jupiter a protégé la maison. Préparez le sacrifice : Amphitryon doit être accueilli avec tous les honneurs qu'il mérite. *(Tessala et Sosie se reti- rent. Alcmène arrange ses cheveux, sa tunique, et vient s'accouder à une rampe, sur le devant de la scène pour indiquer qu'Amphitryon entrera par la porte principale. Amphitryon apparaît par la porte du fond. Il arrive exténué et tête basse. Alcmène, l'apercevant :)* Amphi- tryon ! *(Elle court à lui.)* J'attendais une arrivée triomphale ; que se passe-t-il ?

AMPHITRYON. — Rien. Nous avons gagné.

ALCMÈNE. — Tu es fatigué ?

AMPHITRYON. — La guerre m'accable.

ALCMÈNE. — J'ai fait préparer un bain. Tout de suite après, nous pourrons commencer le sacrifice.

AMPHITRYON, *explosant.* — Une fois pour toutes, une fois pour toutes, entends-tu, je ne veux plus de sacrifices dans cette maison !

ALCMÈNE. — Amphitryon ! *(Sur un ton de reproche :)* Pas aujourd'hui ! Nous devons remercier le ciel de ta victoire...

AMPHITRYON. — Merci de rien, voilà tout.

ALCMÈNE. — Mais enfin qu'est-ce que tu as ? *(Elle essaie de le caresser.)* Que t'est-il arrivé ?

Il la repousse.

AMPHITRYON. — C'est la guerre. La guerre est sordide.

ALCMÈNE. — La guerre t'a donné la gloire.

AMPHITRYON. — La gloire est sordide.

ALCMÈNE. — Pourquoi me reviens-tu dans cet état ?

AMPHITRYON. — Parce que... La gloire n'existe pas ; rien n'existe... Vers la fin du combat, j'ai poussé jusqu'à la tente de Ptérélas. J'ai écarté le rideau avec mon épée et je suis entré. Le roi était à genoux devant l'autel, et il levait une coupe pleine de sang, gémissant une prière en invoquant Jupiter, Mars et Minerve. Quand il me vit, la coupe lui tomba des mains. Les yeux agrandis par la crainte, il me demanda : « Tu es Amphitryon ? ». Puis, il dit : « Héros, j'ai perdu la bataille. Epargne-moi. Je serai ton esclave. Ma femme sera ton esclave. Mes fils seront tes esclaves. Mais épargne ma vie : je fais appel à ta générosité de vainqueur. » J'aurais pu, encore, le laisser fuir. J'aurais pu lui dire de s'en aller, lui montrer la folie qu'il avait commise en voulant encercler Thèbes. J'ai voulu le laisser fuir. Je te jure que j'ai voulu le laisser fuir...

J'ai failli lui dire de s'enfuir...

Je lui ai ordonné de se relever. Le pauvre vieux tremblait. Il me regardait avec des yeux où je lisais la tendresse et la gratitude. Je lui

ai demandé : « A quoi peut te servir la vie sans gloire, Ptérélas ? » Il m'a pris les deux mains et m'a dit : « J'aime, Amphitryon... J'aime ma femme, mes enfants. Pour eux, je tiens désespérément à la vie ». Alors j'ai pensé à toi, à toi que j'aime, moi aussi. Puis j'ai pensé à Créon et à mon serment. J'ai levé mon épée. Ptérélas m'a demandé : « Héros, tu vas faire cela ? ». Ses lèvres remuaient encore quand j'ai rengaîné mon épée.

Et ses yeux me regardaient comme à travers un masque de tragédie.

J'ai embroché la tête sur ma lance et je suis revenu à Thèbes. Sur mon passage, on criait : « Bravo ! » Je me suis dirigé vers la place où le peuple s'était rassemblé. Créon s'est avancé devant son palais. J'ai planté ma lance dans le sol et les yeux de Ptérélas ont fixé les yeux de Créon.

Ensuite, je suis venu tout droit ici. Le peuple va arriver pour m'acclamer, sous la conduite de Demagogos. *(Silence. Soudain, Amphitryon relève la tête et crie :)* Alcmène ! Tu m'es fidèle ! Alcmène ! Parle...

ALCMÈNE, *elle court à lui, mais il la repousse.* — Qu'est-ce qui te prend ?

AMPHITRYON. — Tu m'as trahi !.

ALCMÈNE. — Amphitryon !

AMPHITRYON. — Je sais que tu m'as trahi... Dis ! Mais dis-le que quelqu'un est venu ! Que l'oracle s'est accompli.

ALCMÈNE. — Pourquoi supposes-tu ?

AMPHITRYON. — ...Les sentinelles ont vu de la lumière.

ALCMÈNE. — Je priais.

AMPHITRYON. — Toi ?

ALCMÈNE. — Je demandais ta victoire à Jupiter.

AMPHITRYON. — A Jupiter !

ALCMÈNE. — Je t'en supplie...

AMPHITRYON, *lui prenant les poignets.* — Qui était là ?

Il la secoue.

ALCMÈNE. — Jupiter, Amphitryon... Jupiter, lui-même... Il est descendu pour me protéger... Il avait ton visage, ta voix, tes gestes.

AMPHITRYON. — Imbécile ! C'était moi !... Et tu as cru que c'était Jupiter ! Et tu n'as pas reconnu que c'était moi ; et tu t'es laissé caresser ! Et je t'ai emmenée... Oh !

Il s'assied sur le lit en pleurant. Elle va se parfumer et revient.

ALCMÈNE. — Ce n'était pas toi, tu étais à la guerre !

AMPHITRYON, *ironisant.* — Bien sûr ! Puisque c'était Jupiter ! Et tu l'as reçu...

ALCMÈNE. — Un dieu a jeté ses regards...

AMPHITRYON. — Cela t'a suffi pour me tromper !... Comment as-tu su que ce n'était pas moi ! Quelle différence y avait-il ?

ALCMÈNE. — Il n'y avait pas de différence, Amphitryon.

AMPHITRYON. — Je t'ai dit que c'était moi... Et tu ne m'a pas cru... Et tu m'as emmené dans ta chambre... Tes yeux brillaient plus que d'habitude... Tes mains étaient plus douc Jamais ton parfum n'a été si cruel... Ta trine, comme elle se cabrait, ta poitrine... paroles avaient une saveur de prière, tes pa qui n'étaient pas destinées à mes oreille Ton meilleur baiser, tu l'as réservé à ce impudique que tu as adoré comme tu jamais aimé mes caresses, toutes mes cares

ALCMÈNE. — C'était ton corps, Amphitr Et ta façon de se blottir !

AMPHITRYON. — Pourquoi t'es-tu donn lui ?

ALCMÈNE. — Si c'était toi, je ne t'ai trahi.

AMPHITRYON. — Tu m'as trahi ! Mêm c'est avec moi ! Tu t'es montrée comme tu jamais été.

ALCMÈNE. — Toi aussi. Où as-tu appr aimer comme cette nuit ? Et si tu crois trahison, tu dois aussi reconnaître la tien quand tu es entré dans mon lit, c'est Ju qui a aimé la femme d'Amphitryon ; com as-tu osé la séduire, simuler une divinité tu n'as pas pour prendre une femme qu t'appartenait pas ?

AMPHITRYON. — Au moment même o luttais pour mon pays !

ALCMÈNE. — Où tu l'abandonnais ! O laissais tes soldats se battre sans chef venir jouer ici ta mascarade lamentab Maintenant, ils t'acclament dans les rues savoir que tu les as exposés, seuls, à la m de l'ennemi pour t'offrir une nuit d'amou

AMPHITRYON. — Exactement comme ils i rent que la femme de leur général r d'étranges visites pendant qu'il se bat, Alcm

ALCMÈNE. — Honte, Amphitryon ! Sosie, qui a laissé tomber son déguisemen avoué son mensonge !

AMPHITRYON. — Vive Tessala ! toute esc qu'elle était et qui s'est refusée à Mercure !

ALCMÈNE. — Tessala que tu avais cha d'espionner ta femme.

AMPHITRYON. — Moi aussi, je t'ai dit j'étais.

ALCMÈNE. — Et quand tu me l'as dit, je ouvert la porte. Et je t'ai expliqué qu n'était pas ta place.

AMPHITRYON. — La place de Jupiter elle dans ta chambre ? Ton devoir est-il refuser à ton mari et de t'offrir à tous qui viendront te dire : « Je ne suis pas mais rassurez-vous : je suis dieu ! ».

ALCMÈNE. — Tu n'as pas la foi ! Ma moi, ma résignation et mon sacrifice, voil qui t'a valu ta victoire. C'est à cause de que Jupiter t'a protégé. C'est à cause de qu'il a inspiré tes troupes à l'abandon et les a menées, pour toi, sur le chemin d gloire.

AMPHITRYON. — C'est cela ! Mais contin pendant que j'étais ici, dis-le tout de s Jupiter, harnaché en Amphitryon comman mes soldats à ma place !

ALCMÈNE. — Et pourquoi pas ?... La pr qu'il était à la tête de ton armée, c'est

pas pu entendre la prière du pauvre roi
rélas que tu as massacré si ignoblement.

AMPHITRYON, *accablé.* — Ignoblement !

ALCMÈNE. — Tu l'as tué par jalousie. Tu étais
oux de Créon. Tu voulais lui rapporter cette
ille tête embrochée pour lui montrer ce dont
étais capable. Et tu as tué un vieillard qui
plorait ta miséricorde ; tu as tué un faible,
l'athlète, toi l'homme fort, tout cela parce
derrière cette façade de grandeur, de
scle et de courage se cache une âme hési-
te, timorée ; une âme qui ne croit pas aux
ux, mais qui redoute la prophétie d'un
ugle !

AMPHITRYON. — La prophétie était vraie : un
mme est venu et il a dormi avec toi.

ALCMÈNE. — Alors, crois aux dieux qui l'ont
pirée !

Amphitryon paraît accablé. Puis, suppliant et plein de conviction, il se rapproche d'elle.

AMPHITRYON. — Ecoute, Alcmène, écoute... Je
suis pas si mauvais... Je suis seulement
oux. Jaloux de tous, en y comprenant le dieu
tu adores... Alcmène, ce que je vais te dire
ite cher à mon honneur. J'espère que tu en
sureras la valeur... Je ne suis pas revenu
ie nuit. Ce n'était pas moi. C'est bien
piter.

Vois-tu : hier, la prophétie m'avait ébranlé.
puis, ce matin, j'ai entendu les soldats par-
de lumières qu'ils avaient vues et de voix
ils avaient entendues, et ils disaient qu'elles
aient de notre maison. J'ai eu alors la
titude que quelqu'un était venu et j'ai eu
ur, Alcmène... J'ai eu très peur que ce ne
l'un de ceux qui étaient demeurés à
rière... J'ai craint que ce ne fût Créon...

ALCMÈNE. — C'est Tessala qui excite les
irs de Créon.

AMPHITRYON. — Comment, Tessala ?

ALCMÈNE. — Cela devrait te faire plaisir.

AMPHITRYON. — C'est vexant. Mais je ne le
ais pas. Je m'imaginais qu'il m'avait donné
commandement pour m'éloigner et je suis
tré, ce matin, accablé, avec une idée fixe ;
oir qui avait passé la nuit ici.
Tu m'as avoué que c'était Jupiter et j'en ai
nu un immense soulagement. Mais je ne
vais tout de même pas te le montrer, ce
lagement ! Il fallait que j'aie l'air furieux,
me si c'était Jupiter... afin que tu saches
n ceci : que tu es à moi et à personne
utre... Tu me vois, après ta confession,
écriant : « Ce n'était que Jupiter ! Tant
eux... Tu l'as bien reçu, j'espère ?... Et
mment va sa famille ? Et les Muses ? Et
non, une si brave femme ? » *(Il se force à*
.) Ce n'était pas possible : Jupiter ou pas,
devais montrer l'indignation vertueuse qui
vient à un mari... Ah ! ah ! Mais heureuse-
nt, c'était Jupiter, chère Alcmène... Toi qui
yais que ton mari avait déserté le combat
ur t'espionner. Absurde, Alcmène !... Tu sais
n que ç'aurait été une folie !

ALCMÈNE, *elle le regarde avec surprise, puis commisération et enfin avec sérieux.* — Tu parles beaucoup, Amphitryon. Tu parles trop. Et si je te disais que dès le premier instant où Jupiter a fait son apparition dans cette pièce j'ai su que c'était toi ? Si je te disais que j'ai savouré la joie unique de jouer le jeu avec toi, jusqu'au bout. Si je te disais que tu es très mauvais dans le rôle de Jupiter, mais excellent dans celui du mari soupçonneux. Si je te disais que je t'ai laissé exprès croupir dans ton humiliation grotesque parce que tes craintes me flattaient et que j'éprouvais un plaisir secret à te voir balbutier sous la peau d'un dieu auquel tu ne crois pas, et auquel je t'assure, tu ne ressembles pas. Mais je le savais que c'était toi, nigaud ! Je le savais, pauvre dieu de comédie.

AMPHITRYON. — Non, Alcmène, je le jure : c'était Jupiter.

ALCMÈNE. — Je pensais qu'il n'existait pas.

AMPHITRYON. — Il existe, Alcmène, j'en suis sûr ! N'est-ce pas lui qui m'a inspiré à la tête de mon armée ? N'est-ce pas lui qui a conduit mon bras jusqu'à la victoire ? Ne lui dois-je pas toute la gloire qui m'échoit ? Oui, c'est de lui que je tiens les privilèges qui te rendent fière de moi. Je sentais, tandis que mes commandements ébranlaient la masse agile des Thébains, je sentais qu'une force surnaturelle m'emplissait, à quoi j'étais redevable de toute ma lucidité, de toute ma...

ALCMÈNE. — Tu crois donc aux dieux, maintenant ?

AMPHITRYON. — Du fond de l'âme.

ALCMÈNE. — Ignoble !... Tu es converti ?

AMPHITRYON, *humble.* — Je suis converti.

ALCMÈNE. — Alors, tu peux t'en aller. J'ai compris ; tu veux garder ta femme, mais comme tu ne veux pas, pour autant, être dépouillé de ta gloire, tu m'offres un marché abject. Tu acceptes mon infidélité — avec un dieu au besoin ! — pourvu que ta bravoure ne soit pas mise en cause et qu'en même temps rien de tout cela ne te prive des satisfactions de la volupté conjugale.

AMPHITRYON, *désespéré.* — Mais je t'aime, Alcmène.

ALCMÈNE. — Comme tu révères les dieux !

AMPHITRYON. — Tu peux tout dire, mais ne dis pas que je ne t'aime pas !

ALCMÈNE. — A toi de choisir : guerrier lâche ou mari trompé.

SOSIE, *entrant essoufflé.* — Maître : la ville entière accourt !

AMPHITRYON. — Tu vois, Alcmène : c'est la gloire.

TESSALA, *entrant essoufflée.* — Les femmes de Thèbes se précipitent !

AMPHITRYON. — La gloire, Alcmène !

TESSALA. — Non. C'est le scandale.

SOSIE. — C'est la honte !

TESSALA. — Tout le monde dit que l'oracle s'est accompli ; qu'un homme a passé la nuit ici pendant qu'Amphitryon se battait. Et tandis que la ville, fière de son général, lui porte le laurier pour couronner son front, la même

ville, hommes, femmes, enfants, vieillards se déchaîne contre Alcmène. On crie qu'elle t'a trahi alors que tu peinais pour la libération de Thèbes.

SOSIE. — C'est l'opprobre ! On a ramassé des pierres en route, pour lapider la femme adultère. Les prisonniers eux-mêmes, qui reconnaissent la bravoure d'Amphitryon, frappent aux barreaux de la prison en hurlant que tu mérites la mort parce que tu as déshonoré le vainqueur du roi Ptérélas.

TESSALA. — Que faire, Alcmène ?

On entend la foule.

VOIX. — A mort Alcmène ! A mort la femme adultère ! Gloire à Amphitryon et mort à Alcmène ! Les pierres ! Les pierres ! *(Quelques pierres entrent par la fenêtre de droite, jetées de l'extérieur. Sosie et Tessala effrayés se jettent dans les bras l'un de l'autre. Alcmène marche nerveusement d'un côté à l'autre. Amphitryon a les yeux exorbités. Le bruit augmente de plus en plus. Les voix continuent :)* A bas Alcmène ! Mort à la femme adultère ! Expulsez-la de Thèbes ! Amphytrion, livre-nous ta femme !

ALCMÈNE. — Guide-nous, Amphitryon. Conseille-moi.

AMPHITRYON. — Je ne sais pas... Je vais leur dire que c'était moi !

ALCMÈNE. — Ils te tueront !

Elle s'approche du porche.

AMPHITRYON. — N'ouvre pas ! *(Elle ouvre. Les rugissements augmentent.)* Thébains !

On ne l'entend pas.

VOIX. — Avec qui as-tu couché, Alcmène ? Qui a souillé le lit d'Amphitryon ?

ALCMÈNE. — Ecoutez-moi avant de me condamner : vous êtes tous rassemblés, citoyens de Thèbes, du plus pauvre au plus riche, ceux qui se sont battus comme ceux qui sont restés... La réponse à votre question est facile : allez fouiller de maison en maison et essayez de trouver l'homme qui était absent de chez lui et qui, pourtant, n'était pas sur le champ de bataille : celui-là, c'est celui qui a couché avec la femme d'Amphitryon.

VOIX. — Qui est-ce ? Dis-le !... Nous le punirons ! Honte de Thèbes !

ALCMÈNE. — Silence, par tous les dieux !

VOIX. — Ne parle pas des dieux, sacrilège !

ALCMÈNE. — Si je pouvais vous dire qui c'est... si je vous disais qui c'est, c'est alors que vous mourrez de honte.

VOIX. — Elle avoue !

ALCMÈNE. — Un homme est venu ici. Faites de moi ce que vous voudrez. Mais jamais vous ne saurez son nom.

VOIX, *assourdissantes.* — P...

TESSALA. — Amphitryon : tu dois leur dire que c'était toi !

AMPHITRYON. — Si vous vous voulez libres, jurez de ne jamais révéler un seul de ce qui s'est passé ici.

Ils jurent. Amphitryon se lève, abattu se dirige vers le porche. A sa vue, rugissements de la multitude se tr forment en acclamations : « Am tryon ! Amphitryon ! Gloire de bes ! » Amphitryon lève la main, cor s'il allait parler !

UNE VOIX. — Chasse l'adultère, Amphitry Cette p... n'est pas digne de porter ton no

AMPHITRYON. — Thébains ! J'ai un av vous faire...

ALCMÈNE. — Non !...

AMPHITRYON. — ...Un secret que j'aura emporter avec moi dans ma tombe ! Mais l'exigez !... Un homme a couché cette nuit L'oracle s'est accompli. *(Exclamation « Oh ! »)* Je sais. Mais vous pouvez cher dans toute la ville et vous ne trouverez cet homme... Parce que celui...

ALCMÈNE. — Pour l'amour de moi !...

AMPHITRYON. — ...Celui qui est venu, ta que je défendais Thèbes, tandis que je lu pour vos foyers, pour vos femmes et pour enfants... Oh ! ce fut un miracle !... Celu c'est notre maître à tous, c'est Jupiter !

Je n'aurais jamais dû vous le dire... J'a pu inventer quelque mensonge... prête par exemple, que c'est moi-même qui avai le combat pour trouver quelques instant plaisir auprès de ma femme. Mais cette t aurait rejailli sur l'armée en même tem terni la fraîcheur de notre victoire. C'est cela que j'ose vous raconter ce qui s'est sans rougir, parce que c'est un dieu q honoré mon humble demeure, offrant à chère Alcmène la gloire immense de affection.

Certes vous pouvez dire maintenant que — votre général qui vous a apporté la vic — je suis un mari trompé. Et sourire sur passage. Je n'en resterai pas moins impas dans mon orgueil d'homme, de citoyen mortel. Combien, combien parmi vous n'e donneraient-ils pas un peu de leur vie, de gloire ou de leur fortune, pour pouvoir pr mer que les amants de leurs femmes son dieux, et non des hommes comme n Gloire à Thèbes, dont les fils ont reçu le b de Minerve sur le champ de bataille et les femmes ont reçu le baiser de Jupiter leur lit ! Gloire à Alcmène, la plus pu toutes les femmes de Thèbes ! Et gloire su à Jupiter, Thébains, à Jupiter qui est dans sa bienveillance, ajouter une au nouvelle à notre longue histoire !

Acclamations assourdissantes. Amphi et Alcmène s'étreignent, remercia foule. Sosie et Tessala baissent le...

RIDEAU

LE NEZ DE CLEOPATRE

Pièce radiophonique
de PIERRE LAROCHE

Cette pièce a été créée par la Radiodiffusion française et émise pour la première fois sur l'antenne de Paris-Inter, le 30 Juin 1952 dans une mise en ondes d'ALBERT RIERA et avec la distribution suivante :

(pour les rôles principaux)

Marc Langeais ..... *Paul MEURISSE*
Danièle ..... *Arlette THOMAS*
Paola Belmonte ..... *Janine DARCEY*
Rosemonde de Chavert ..... *Gabrielle DORZIAT*
Paméla ..... *Yvonne de BRAY*
Durieux ..... *Marcel HERRAND*
Raymond ..... *Raymond PELLEGRIN*
M. Dancour ..... *François VIBERT*
M. de Chavert ..... *Hubert PRELIER*
Mme Dancour ..... *Anna VALERIO*
Berthe ..... *Hélène TOSSY*
Hélène ..... *Louise DEBRAKEL*

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1952 by Pierre LAROCHE.

Supplément au N° 367 de «France-Illustration-Le Monde Illustré».

On entend les trompettes de Claude Luter qui passent au premier plan pendant quelques secondes. Légère ambiance d'extérieur.

PREMIÈRE VOIX. — Le clocher de Saint-Germain-des-Prés.

DEUXIÈME VOIX. — Le Café de Flore...

TROISIÈME VOIX. — Le Montana...

PREMIÈRE VOIX. — La brasserie Lip...

DEUXIÈME VOIX. — La Reine-Blanche...

TROISIÈME VOIX. — Les Deux-Magots...

PREMIÈRE VOIX. — Les petites rues...

DEUXIÈME VOIX. — La rue de Seine...

TROISIÈME VOIX. — La rue Bonaparte...

PREMIÈRE VOIX. — La rue des Saint-Pères...

DEUXIÈME VOIX. — Et dans l'une de ces rues, une boutique de disques...

TROISIÈME VOIX. — Avec un couple de jeunes gens qui entrent...

On entend alors s'élever la plus inconsolable des valses de Chopin.

LA JEUNE FILLE. — Oh ! dis, on est pressé !

LE JEUNE HOMME. — Il ne nous a pas vu...

LA JEUNE FILLE. — On est des clients, quand même !

LE JEUNE HOMME, *plus haut.* — Monsieur... je vous demande pardon...

DANCOUR, *sursautant.* — Oh ! excusez-moi ! Chopin, vous comprenez ?

LA JEUNE FILLE. — Vous étiez en train de manger votre fonds ?

LE JEUNE HOMME. — On voudrait le dernier disque de Claude Luter.

DANCOUR. — Claude Luter ?... Oui, oui, parfaitement ! Voulez-vous avoir l'obligeance de vous adresser à ma fille... *(Haut :)* Danièle ?

DANIÈLE. — Oui, papa...

LA JEUNE FILLE, *bas.* — Ce qu'elle est moche !...

LE JEUNE HOMME, *bas.* — Tais-toi... *(Haut :)* Le dernier Claude Luter...

DANIÈLE. — Vous tombez bien, je viens de le recevoir ! Voilà !

LE JEUNE HOMME. — On peut l'écouter ?

DANIÈLE. — Bien sûr ! *(Le disque de Claude Luter... La porte de la boutique s'ouvre. Bouffée de bruits extérieurs.)* Bonjour, maman...

DANCOUR. — Ah ! te voilà, ma chérie ! Tu t'est bien amusée ?...

Mme DANCOUR, *désabusée.* — Oh ! tu sais ! Faire des courses ce n'est pas toujours drôle... surtout après !

DANCOUR. — Tu n'est pas trop fatiguée ?...

Mme DANCOUR, *attendrie.* — Je t'aime toi, quand même !

DANCOUR. — Bien sûr, bien sûr ! Assieds-repose-toi !

Mme DANCOUR. — J'aurais besoin de ca de silence !

Le fracas du jazz s'arrête.

LA JEUNE FILLE. — On le prend. Qu'e que tu en penses, Serge ?

LE JEUNE HOMME. — For-mi-da-ble...

DANIÈLE. — A la caisse, s'il vous pl Tiens, maman...

Mme DANCOUR. — Trois cents francs !

LE JEUNE HOMME, *à mi-voix.* — Vous la mère de cette petite ?...

Mme DANCOUR, *déjà coquette.* — Mais ou

LE JEUNE HOMME. — For-mi-da-ble...

Mme DANCOUR, *pâmée.* — Pourquoi ?

LE JEUNE HOMME. — Vous êtes drôle mieux qu'elle.

Mme DANCOUR, *ravie.* — Voulez-vous vous taire...

LA JEUNE FILLE, *sa voix à l'arrière-pla* Alors, Serge, c'est pour aujourd'hui ou demain ?

LE JEUNE HOMME. — For-mi-da-ble !...

Il s'éloigne et sort avec la jeune fille.

DANCOUR. — Te sens-tu mieux, ma pa chérie ?

Mme DANCOUR. — Un peu... Danièle... j l'ai déjà dit cent fois... ne m'appelle *(L'imitant :)* « Môman » devant la client

DANIÈLE. — Bien, maman.

Mme DANCOUR. — « Bien môman ! »... Q enfant !

DANCOUR. — C'est notre fille !

Mme DANCOUR. — Il y a des moments crois que c'est surtout la tienne.

DANCOUR. — Pauvre petite !

Mme DANCOUR. — Et tu sors encore ?

DANIÈLE. — Mais, maman, c'est toi qui de rentrer...

Mme DANCOUR. — Où vas-tu ?

DANIÈLE. — A mon club, tu sais, admirateurs... les « fanas » de Marc Lange

Mme DANCOUR. — Je m'en fiche... qu'est-ce que c'est encore que ce chapeau

DANIÈLE. — Toujours le même...

Mme DANCOUR. — Viens un peu ici ! Arr moi ça ! Oh, non, ce n'est pas la peine, t décourages !

DANIÈLE. — Je peux m'en aller ?...

Mme DANCOUR. — Oh ! oui, tu peux, tu ne risques rien !

DANIÈLE, *riant.* — Qu'est-ce que tu veux que je risque, ma pauvre maman ?

Elle sort.

Mme DANCOUR. — Qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu pour que ma fille soit un laideron pareil ?... Eh ! bien, oui quoi, qu'est-ce que tu as à me regarder comme ça ?...

DANCOUR, *très doucement.* — Si Danièle était vraiment jolie, tu crois que tu serais très contente, ma chérie ?

Quelques mesures de la valse de Chopin, puis...

PREMIÈRE VOIX. — Les Champs-Elysées et leur Rond-Point...

DEUXIÈME VOIX. — L'hôtel du « Figaro »...

TROISIÈME VOIX. — Les bassins où dorment des pigeons de verre...

PREMIÈRE VOIX. — L'avenue Matignon...

DEUXIÈME VOIX. — La haute-couture, la haute-mode, la fourrure...

TROISIÈME VOIX. — Et un immeuble voué au cinéma...

PREMIÈRE VOIX. — Et à Marc Langeais, la célèbre vedette internationale.

Ambiance de réunion publique.

UNE VOIX. — Le club Marc Langeais : petits jeunes gens, vieilles dames, messieurs décorés, « fanas » de tous les sexes... écoute le rapport de sa secrétaire...

BERTHE. — ...Au cours du dernier trimestre notre section de Constantine a eu la joie d'accueillir 26 nouveaux membres et le club de Marly-le-Roy a fêté sa 5ème année d'existence... En bref, la vitalité du club Marc Langeais s'affirme chaque jour plus grande, plus efficace, plus heureuse. Si ce succès est un peu le nôtre à tous, je crois que vous serez d'accord pour en accorder la plus grande part à notre présidente-fondatrice : Mme Rosemonde de Chavert...

Applaudissements nourris.

ROSEMONDE. — Je vous remercie, mes amis, mais, une fois de plus, permettez-moi de vous rappeler que c'est à lui que nous devons tout ! Sans Marc Langeais, nous n'existerions même pas... *(Applaudissements.)* ...Je lève maintenant la séance officielle pour que nous puissions continuer à communier dans la pensée affectueuse de notre grand Ami...

Tout le monde se lève. Brouhaha. Bruits de vaisselle, au buffet.

HÉLÈNE. — Danièle, Danièle, où es-tu ?

DANIÈLE. — Ici ! Hélène... Robert...

HÉLÈNE. — Regardez sa photo que je viens de recevoir.

DANIÈLE. — Tu lui avais demandé ?

HÉLÈNE. — Oui, sur papier à en-tête du club !

ROBERT. — Il n'y avait pas une lettre... rien ?

HÉLÈNE. — Seulement la dédicace !

DANIÈLE. — Il paraît que ce sont ses secrétaires qui imitent sa signature.

HÉLÈNE, *peinée.* — Oh ! tais-toi...

DANIÈLE. — Je disais ça pour rire...

ROBERT. — Venez prendre un verre au buffet. Nos cotisations nous y donnent droit...

Ils se perdent dans le brouhaha général d'où émerge une voix.

PREMIÈRE DAME. — Non, non, mon cher vice-président, la critique est injuste avec lui ! Dans « Prince d'Orient », par exemple, un journaliste lui reproche de vieillir, lui, la jeunesse même !

UN HOMME. — Qu'importe ! Tous les autres, lui accordent du génie.

DEUXIÈME DAME. — Lui, vieux ? C'est l'éternel amant !

L'HOMME. — Tss ! tss ! Ma chère, rien n'est éternel !

DEUXIÈME DAME, *furieuse.* — Parlez pour vous, Gaston.

Brouhaha... le micro passe sur un autre groupe.

JEAN-BAPTISTE. — C'est l'année de mon premier prix ! Marc a eu un second accessit... Vanité des vanités... Maintenant, il est célèbre...

UNE FEMME. — Vous aussi ! Vous êtes le meilleur speaker de la radio !

L'HOMME. — C'est quand même gentil à vous, dans ces conditions, de faire partie du club !

JEAN-BAPTISTE. — J'ignore l'envie. Mais tout de même, il a eu sa chance. A l'époque, ce n'était pas le talent qui l'étouffait !

Brouhaha permettant le même jeu.

UNE DAME. — Quand même, ma chère présidente, il y a plus de quinze ans qu'il nous a quittés.

ROSEMONDE. — Hollywood... la gloire... l'exil...

DEUXIÈME DAME. — Il ne nous oublie pas. Dès qu'il le peut, il vient passer des vacances en France !

On revient sur l'entourage de Rosemonde.

PREMIÈRE DAME. — Quand je pense que la jeune génération ne l'aura pas vu jouer Bernstein au théâtre...

DEUXIÈME DAME. — Quels souvenirs, Rosemonde !...

ROSEMONDE. — Il y avait Gaston Durieux et Paméla Covère. Ils ont réussi, eux aussi.

PREMIÈRE DAME. — Pas comme lui !

ROSEMONDE. — Evidemment, il est unique...

DANIÈLE. — Madame, est-ce que je peux vous demander quelque chose ?

ROSEMONDE. — Je vous en prie, ma petite Danièle.

DANIÈLE. — Vous qui avez des relations personnelles avec lui...

ROSEMONDE. — C'est un ami très cher. Dès ses débuts, il fut un habitué de notre maison.

DANIÈLE. — Alors, justement, vous savez peut-être...

ROSEMONDE. — Dites toujours !...

DANIÈLE. — Est-ce que vous croyez qu'il viendra cet été à Paris ?

ROSEMONDE. — Ça, mon petit, je ne crois pas. Dans sa dernière lettre, il me disait qu'il venait

tout juste de terminer le « Temps des Amours » avec Hitchcock... et il doit commencer le « Dernier Pharaon » de Cecil de Mille. Il n'aura pas le temps...

DANIÈLE. — Ah !...

ROSEMONDE. — Peut-être l'année prochaine...

DANIÈLE, *morne.* — Oui... l'année prochaine.

ROSEMONDE, *en confidence.* — En attendant... Mais, chut ! je vous promets de vous inviter à la présentation privée du « Temps des Amours » qui aura lieu chez moi...

DANIÈLE. — Oh ! chic, madame, chic !...

PREMIÈRE JEUNE FILLE. — Pauvre Danièle ! Avec une touche pareille, elle devrait éviter d'attirer l'attention...

DEUXIÈME JEUNE FILLE. — Si Marc Langeais la voyait... il aurait une drôle d'idée de notre club.

Une musique de film se fait entendre et passe en fond sonore.

PREMIÈRE VOIX. — La Muette... le Bois de Boulogne.

DEUXIÈME VOIX. — Les beaux arbres...

TROISIÈME VOIX. — Les grands immeubles bêtes...

PREMIÈRE VOIX. — Et ses ravissants hôtels particuliers...

DEUXIÈME VOIX. — Celui du docteur Paul de Chavert et de sa femme Rosemonde...

TROISIÈME VOIX. — Où s'achève la projection du « Temps des Amours », le film de Marc Langeais.

La musique du film vient au premier plan.

MARC. — *I love... I love you, Evelyn...*

EVELYN. — *Darling...*

« Forte » caractéristique indiquant la fin du film. Les spectateurs s'ébrouent, applaudissent, se lèvent.

DIVERSES VOIX. — Formidable... Etonnant... véritablement étonnant ! Marc n'a jamais été meilleur... Quelle séduction !... La discrétion des moyens... Avez-vous remarqué ce que lui fait faire Hitchcock dans la première séquence ?... C'est une œuvre considérable !... Un chef-d'œuvre...

CHAVERT. — Eh ! bien, mademoiselle, votre avis ?...

DANIÈLE. — Je... je ne sais pas, monsieur de Chavert ! Je suis encore si émue...

CHAVERT. — Voyons, voyons ! Raisonnons un peu ! Vous m'accorderez que le scénario est d'une rare imbécillité ! Toujours la même histoire...

DANIÈLE. — Une histoire d'amour...

CHAVERT. — Sans doute ! mais ça n'explique pas tout !

DANIÈLE. — Avec lui... si !

CHAVERT. — Ah ! parce qu'avec lui, tout est justifié ?

DANIÈLE. — Je ne pourrais pas vous expliquer !

CHAVERT. — Inutile ! Il n'y a qu'à vous regarder ; mais c'est curieux ! Parce que, tout de même, ces grandes passions sont feintes ; il s'agit d'un comédien dans l'exercice de son métier ; c'est un professionnel !

DANIÈLE. — Vous ne l'aimez pas ?

CHAVERT. — Moi ? Mais je l'adore, au contraire ! Un vieil ami ! Cette maison est une espèce de temple consacré au culte de Marc Langeais ; que vous faut-il de plus ?...

ROSEMONDE. — Alors... mon enfant ?

DANIÈLE, *pâmée.* — Ah ! madame...

ROSEMONDE. — N'est-ce pas ?... Tenez, allons voir le cher Gaston Durieux, ce grand comédien !

DANIÈLE. — Avec qui est-il ?

ROSEMONDE. — Rien... des critiques !

DURIEUX. — Il y a dans son cas quelque chose d'exceptionnel, de rare !

JONESTE. — Le talent, mon cher Durieux !

DURIEUX. — Oui, le talent, bien sûr ! Mais nous connaissons tous des camarades, plus modestes, qui sont des vedettes de l'écran...

JONESTE. — Des noms... des noms...

DURIEUX. — C'est le miracle de la photogénie...

DEUXIÈME CRITIQUE. — Ils passent l'écran...

ROSEMONDE. — Très juste, cher ami ! Ce soir j'avais l'impression que Marc était au milieu de nous, et qu'il me souriait...

JONESTE. — Comme sur l'écran...

ROSEMONDE. — Non, comme dans la vie, comme dans le temps ! Mais regardez Danièle, c'est un « test » ! La spectatrice moyenne ! Elle qui paie sa place, elle est bouleversée ! Vous êtes bouleversée, n'est-ce pas ?

DANIÈLE. — Oui, madame...

ROSEMONDE. — Et voilà, mon cher ami ! Après celà, vous et vos pareils pouvez faire toutes les réserves que vous voulez sur l'absence de spécificité dans les films de Marc...

JONESTE. — Permettez, permettez, je regrette simplement qu'il soit obligé de jouer des choses aussi médiocres !

ROSEMONDE. — Ne regrettez rien. L'émotion de cette enfant vaut mieux que tout... Venez, ma petite Danièle. Je vais vous faire reconduire par mon chauffeur !

Un temps. Les deux femmes sortent.

JONESTE. — Elle a peut-être raison, après tout.

DURIEUX. — Les recettes le prouvent. Le « box-office » sert de témoin.

JONESTE. — Oui... enfin ! Son témoin à elle, cette gamine, ce n'est jamais qu'une petite fille moche.

DURIEUX. — Ça... malgré tout son talent, Marc ne réussira pas à embellir les laides ! Qu'en pensez-vous, Chavert ?

CHAVERT. — Oh ! moi, vous savez, je ne suis qu'un médecin. Je soigne les malades, je ne les fais pas rêver.

Au lointain les trompettes de Claude Luter nous ramènent à Saint-Germain des Prés.

PREMIÈRE VOIX. — Toujours le clocher de Saint-Germain des Près.

DEUXIÈME VOIX. — Le Café de Flore...

TROISIÈME VOIX. — Les petites rues...

La Valse de Chopin en arrière-plan.

PREMIÈRE VOIX. — Et la boîte à musique où M. Dancour rêve en écoutant Chopin...

DEUXIÈME VOIX. — Mme Dancour rêve... pour elle seule.

TROISIÈME VOIX. — Danièle et son amie Hélène échangent des photos...

La « Valse » au premier plan puis en fond sonore.

DANIÈLE. — Alors... tu me le changes ?

HÉLÈNE. — Laisse-moi le temps de réfléchir...

DANIÈLE. — Cette grande-là, contre ces deux petites !

HÉLÈNE. — Avec celle-là en plus !

DANIÈLE. — Ah ! non ! Il y a une dédicace...

HÉLÈNE. — « A ma jeune admiratrice... Marc Langeais »... c'est passe-partout. Et puis d'abord... tu m'as dit l'autre jour que c'était un secrétaire qui signait à sa place !

DANIÈLE. — Je n'en suis pas sûre.

HÉLÈNE. — Tu n'es qu'une vieille avare.

DANIÈLE. — Je te donne encore celle-là, si tu veux. Elle est rare. C'est dans son premier film ; il faisait de la figuration.

HÉLÈNE. — On ne le reconnaît pas !

DANIÈLE. — Il y a vingt ans.

HÉLÈNE. — Je l'aime mieux maintenant. Et toi ?

DANIÈLE. — Moi aussi... Alors, tu te décides ?

HÉLÈNE. — Oui. Tant pis !... Oh ! il faut que je file. Alexandre m'attend pour aller au cinéma.

DANIÈLE. — T'as besoin de lui pour voir un film ?

HÉLÈNE. — J'aime bien qu'il me tienne la main dans le noir... Au revoir... *Bye, bye !*

DANIÈLE. — Au revoir...

Le temps qu'Hélène sorte puis...

Mme DANCOUR. — Qu'est-ce que c'est que cette photo ?

DANIÈLE. — Quelle photo, maman ?

Mme DANCOUR. — Celle-là !

DANIÈLE. — Marc Langeais et sa femme.

Mme DANCOUR. — Tiens ! Il est marié, celui-là aussi ?

DANIÈLE. — Mais voyons, maman, c'est historique !

DANCOUR. — Et puis cela n'a rien de si extraordinaire, ma chérie. Nous sommes mariés depuis plus longtemps...

Mme DANCOUR, *troublée.* — Oui, bien sûr, mais nous ne sommes pas des acteurs, des célébrités ! Nous sommes des gens simples.

DANCOUR. — L'amour n'est pas une chose compliquée. Il suffit de s'aimer, tu ne crois pas ?...

DANIÈLE. — Le couple idéal !... C'est quand même beau toute la vie ensemble.. pour toujours !

Tout à coup, une ambiance d'extérieur et les cris des vendeurs de journaux...

DIVERSES VOIX. — « Samedi-Soir »... « France-Dimanche »... Scandale à Hollywood... Marc Langeais... Paola Belmonte... Marc Langeais enlève sa partenaire... Les deux vedettes s'enfuient en Europe... On les attend à Paris... « Dimanche-France », « Soir-Samedi »... *(Les voix s'éloignent.)* Paola Belmonte... Marc Langeais... Paola... Marc...

Les voix des récitants au premier plan.

PREMIÈRE VOIX — Comme les matins de Paris sont beaux sur la place de la Concorde.

DEUXIÈME VOIX. — Vue d'un balcon de l'hôtel Crillon...

TROISIÈME VOIX. — Quand on y fume sa première cigarette...

PREMIÈRE VOIX. — Et qu'on n'est plus très jeune...

DEUXIÈME VOIX. — Un vieux Parisien trop longtemps exilé...

TROISIÈME VOIX. — Un peu chauve... un peu fatigué... un peu mélancolique...

PAOLA, *elle a un accent étranger.* — Marc... dear... viens prendre le petit déjeuner... Que fais-tu sur le balcon ?...

MARC. — Oui, chérie !

PAOLA. — Regarde ! Notre arrivée à Orly ! Nous sommes dans tous les journaux.

MARC. — Belle photo...

PAOLA. — Tu es un peu dans mes lumières...

MARC. — Oh ! chérie, je te demande pardon...

PAOLA. — Voyons, qu'est-ce que ça peut faire ? D'ailleurs, c'était mon mauvais profil !... *(S'étirant :)* On est bien... Tu veux un toast ?

MARC. — Merci.

PAOLA. — Crois-tu, quelle publicité !...

MARC. — Nous n'avons plus besoin de publicité.

PAOLA, *coquette.* — Pourquoi ? Tu as honte de moi ?

MARC. — Idiote ! Mais les gens n'ont pas tellement besoin de savoir comment nous vivons.

PAOLA. — Je ne comprend pas...

MARC. — Le bonheur des autres, ça les rend tristes... méchants !

PAOLA. — Ils deviennent jaloux !

MARC. — Voilà...

PAOLA. — Je veux que tout le monde soit jaloux de nous...

MARC. — C'est facile... il n'y a qu'à faire semblant d'être heureux.

PAOLA. — Tu fais semblant, toi ?...

Une sonnerie de téléphone.

MARC, *furieux.* — Ah ! non, ce téléphone ! « Allô... oui mademoiselle... non mademoiselle.. pas de journalistes... Je n'ai rien à leur dire... non... Ils insistent ? Qu'est-ce qu'il faut faire ?... Appelez la police... lâchez les chiens... Bonsoir. » *(Il raccroche.)* Quel culot...

PAOLA. — Sois prudent avec eux, chéri. La presse de là-bas nous couvre d'injures...

MARC. — Je ne la lis même pas...

PAOLA. — Il y a des millions et des millions de gens qui la lisent.

MARC. — Tant pis pour eux !

PAOLA. — On devrait donner une ou deux interviews... Pour nous défendre, expliquer...

MARC. — Tenter de justifier notre désir de dormir ensemble ?

PAOLA. — Ne sois pas méchant ! Notre carrière là-bas est fichue... Il faudra bien penser à travailler ici.

MARC. — Pourquoi faire ? J'ai de l'argent !

PAOLA. — Moi... je n'en ai pas assez !

MARC. — Mon argent, c'est le nôtre.

PAOLA. — Non, Marc. Je veux être une femme libre... enfin, indépendante et puis tu ne penses quand même pas à ne plus jouer la comédie ?

MARC. — Pourquoi pas ?

PAOLA. — Mais parce que tu es un comédien, tout simplement et que... *(On frappe à la porte.)* Qu'est-ce que c'est ?...

UNE VOIX, *lointaine.* — C'est pour débarrasser le plateau, madame...

PAOLA. — Oui... entrez...

Bousculade, galopade, bruit de lampes photographiques, fuite éperdue.

UNE VOIX. — Merci... la photo sera bonne... C'est pour « Samedi-Soir »... merci...

Une porte claque.

MARC. — Oh ! les salauds ! Je vais...

PAOLA. — Laisse. Ils font leur métier. Pour eux, nous représentons quelques dollars... ils ont peut-être faim...

MARC. — Moi aussi, j'ai eu faim, et jamais...

PAOLA. — Chut ! Tu as oublié, chéri. Nous avons tous oublié ce que nous avons pu faire à ces moments-là ! Et, crois-moi... ça vaut mieux !

MARC, *ému.* — C'est vrai... que penseraient les membres du club Marc Langeais ?...

Brusquement : ambiance tumultueuse de réunion publique.

DIVERSES VOIX. — Hou... hou... A la porte... Sortez-le... Madame la présidente, retirez-lui la parole... Bravo !... Bravo !

ROSEMONDE. — Mes amis, du calme ! Au club Marc Langeais, toutes les opinions ont le droit de s'exprimer librement. Mon général, vous avez la parole...

LE GÉNÉRAL. — Merci, madame de Chavert ! D'ailleurs, j'en avais fini. J'estime, pour ma part, qu'il y a scandale... *(Rumeurs. Protestations.)* Oui... Un scandale unanimement dénoncé par nos alliés d'outre-Atlantique et qui s'étend maintenant à notre grande presse... Or, dans la conjoncture actuelle, la France a besoin de bonnes mœurs. C'est à nous qu'il convient de flétrir la conduite de Marc Langeais. Qui aime bien châtie bien. Je demande un vote !

DIVERSES VOIX. — Hou... hou... Au fou... C'est du puritanisme imbécile... Vieille ganache !... Traîneur de sabre... Il ne comprend plus rien à l'amour... A son âge... il a des excuses...

ROSEMONDE. — Je crains, mon général, que cette épreuve ne tourne à votre confusion ! Que ceux qui sont d'accord avec le général lèvent la main... Avis contraire ?... Mon général, votre défaite est écrasante...

DIVERSES VOIX. — Il a l'habitude... Il n'a plus qu'à se faire sauter la cervelle !... Encore faudrait-il qu'il en ait une !

LE GÉNÉRAL. — Madame la présidente, j'ai l'honneur de vous donner ma démission.

LA VIEILLE FILLE. — Moi aussi !

ROSEMONDE. — Oh ! comment ? Mademoiselle Bérard... l'une de nos fidèles de la première heure...

LA VIEILLE FILLE, *en larmes.* — Ce n'est pas possible ! Je ne peux pas supporter qu'il nous ait trompés. Et avec une étrangère, en plus !

LE GÉNÉRAL. — C'est vrai ! Avec une étrangère ! Venez, mademoiselle, prenez mon bras. Notre place n'est plus ici...

Brouhaha général sur leur sortie.

DANIÈLE. — On devrait les conserver sous globe... pour les mites !

HÉLÈNE. — Ma pauvre Danièle, tu parles de vieux débris !

DANIÈLE. — Hélène, comment tu la trouves Paola Belmonte ?

HÉLÈNE. — Comme ci... comme ça...

DANIÈLE. — Oh ! Mais elle est très belle non ?

HÉLÈNE. — Peuh !...

ROBERT. — Permettez-moi de vous dire que j'aimerais mieux Paola toute seule dans ma chambrette que vous deux ensemble...

HÉLÈNE. — Bravo, Robert ! Toujours délicat !

DANIÈLE. — Ce n'est pas à ce point de vue-là que je me plaçais. Non, il n'y a quand même pas que ça dans la vie...

ROBERT. — Et qu'est-ce que tu sais ?

DANIÈLE. — J'en suis sûre.

ROBERT. — Pauvre innocente ! Triste déshéritée ! Tiens, j'aime mieux m'en aller.

DANIÈLE. — Ce que je me demande, c'est si Paola sera capable de le rendre heureux.

HÉLÈNE. — Qu'est-ce qu'on en sait ? Ainsi moi...

DANIÈLE. — Avec Alexandre ?

HÉLÈNE. — Non... plutôt avec Roger ! C'est quand je le rends très malheureux que je suis la plus heureuse. Alors, tu vois ?

DANIÈLE. — Je ne vois rien du tout, heureusement !... Tiens, Mme la présidente est en conférence...

Un temps.

ROSEMONDE. — Marc souhaite une petite réunion intime. Avec quelques journalistes triés sur le volet.

UN HOMME. — Tous les autres gueuleront.

ROSEMONDE. — Il s'en moque.

L'HOMME. — Décidément, il a vieilli !

BERTHE. — Et vis à vis du club...

ROSEMONDE. — J'inviterai une personne qui représentera nos adhérents.

BERTHE. — Qui ?

ROSEMONDE. — N'importe qui ! Un anonyme. On tirera au sort. Ou plutôt non : tenez, je ferai mon « test » de l'autre soir... Le laideron qui était si émue... Je crois qu'elle est ici d'ailleurs ?

BERTHE. — Danièle, oui ! Mais vous ne

craignez pas... elle a un physique un peu ingrat, non ?

ROSEMONDE. — Quelle importance ?

L'HOMME. — Marc n'a plus d'yeux que pour Paola...

ROSEMONDE. — Oui, c'est un homme fidèle jusque dans l'infidélité...

Les trompettes de Claude Luter et la Valse de Chopin nous ramènent à Saint-Germain des Prés.

PREMIÈRE VOIX. — Au-dessus de « La Boîte à Musique » il y a l'appartement des Dancour.

DEUXIÈME VOIX. — C'est le grand soir.

TROISIÈME VOIX. — Danièle va rencontrer Marc chez les Chavert...

PREMIÈRE VOIX. — Sa mère essaie de lui ajuster sa toilette de soirée sous l'œil indulgent de M. Dancour.

DANCOUR. — Eh ! bien... mais ça ne va pas si mal...

Mme DANCOUR, *furieuse.* — Tu trouves ? Tu n'es pas difficile ! C'est quand même extraordinaire... Elle m'allait bien, cette robe ?

DANCOUR. — Très bien...

Mme DANCOUR. — Nous avons à peu près la même taille, et, là dedans, elle a l'air fagotée...

DANIÈLE. — T'en fais pas, maman, je suis très contente.

Mme DANCOUR. — Ça ne m'étonne pas. Viens un peu ici quand même. Tu ne sauras jamais mettre ton rouge. Attends. Suce tes lèvres.

DANIÈLE. — J'aime pas ça... et puis je vais être en retard.

Mme DANCOUR. — Eh ! bien, file ! file ! Moi, j'y renonce...

DANIÈLE. — Au revoir ! A tout à l'heure !

DANCOUR. — Amuse-toi bien. Tu as de l'argent pour ton taxi ?

DANIÈLE. — Oui, oui, merci.

Claquement d'une porte.

DANCOUR. — Voyons, voyons, ne te tourmente plus.

Mme DANCOUR. — Pas la moindre coquetterie, pas même le désir de s'arranger ! Rien. Je ne comprends pas.

DANCOUR. — Elle est si jeune.

Mme DANCOUR. — Je me souviens... Moi, à son âge...

DANCOUR. — Oui, bien sûr !

Mme DANCOUR. — C'est quand même anormal... une femme qui... une femme qui ne pense à rien, quoi !

DANCOUR. — Si elle « pensait » trop, se serait mieux, tu crois ?

Mme DANCOUR. — Ah ! et puis... zut, zut et zut... Ce que vous pouvez m'énerver tous les deux ! On croirait que vous le faites exprès !...

DANCOUR. — Je te demande pardon, ma chérie...

Mme DANCOUR. — Non, non ! Insulte-moi, bats-moi... trompe-moi, mais ne sois pas si gentil. C'est terrible... terrible ! Tu es impitoyable !

DANCOUR, *maladroitement.* — Je te demande pardon...

Quelques mesures de Chopin puis ambiance d'un standard téléphonique.

VOIX DES TÉLÉPHONISTES. — Allô... oui, ici le Crillon... Mrs Brandy ? oui monsieur.... Le 321... pour le 12... Allô... Cannes... on vous parle... Le concierge... oui, monsieur... ne quittez pas... M. Marc Langeais... pour Mme de Chavert... Je vous le passe...

Ambiance de la chambre de Marc.

MARC, *au téléphone.* — « Oui, ma chère... nous arrivons... à tout de suite... » Paola, nous allons être en retard...

PAOLA. — Je suis presque prête. Excuse-moi, chéri, mais c'est le soir de notre première à Paris...

MARC. — En chair et en os !

PAOLA. — Comment me trouves-tu ?

MARC. — Photogénique...

PAOLA. — Regardons-nous dans la glace ! Tu te souviens, dans « Péché Mortel », il y avait un plan de nous deux comme celui-là ! Presque aussi bien, Nous commencions à nous aimer...

MARC. — J'avais envie de toi !

PAOLA. — Moi aussi...

MARC. — C'est bête...

PAOLA. — Non... *(Un silence, puis :)* Oh ! Marc, mon maquillage... Ou alors, si tu veux, on pourrait être tout à fait en retard...

MARC. — Non... on a toute la vie.

PAOLA. — Seulement !

MARC. — Dis au revoir à ce couple célèbre...

PAOLA. — Au revoir ! Je vous aime bien ! Et surtout, ne soyez pas sages ! Profitez de notre absence pour être heureux.

MARC. — Viens vite. Nous allons rater notre entrée...

Ambiance d'une soirée mondaine.

DURIEUX. — Tiens ! Rosemonde, vous avez invité le sosie de notre Marc, le petit Vincent ?

ROSEMONDE. — J'ai pensé que ça l'amuserait, cher Durieux !

DURIEUX. — Surtout si vous lui dites comment on a surnommé ce jeune homme.

ROSEMONDE. — Dites vite.

DURIEUX. — Le Marc Langeais du pauvre...

ROSEMONDE. — Comme c'est méchant.

DIVERSES VOIX. — Cher Durieux... Nous étions sûrs que vous seriez là... Ça doit vous faire plaisir de retrouver un vieil ami ?

DURIEUX. — Marc ? C'est toute ma jeunesse ! Nous avons vécu ensemble... fraternellement !

UNE VOIX, *basse.* — Abel et Caïn !...

DURIEUX. — Nous avons tout connu ensemble, même le succès !

VOIX. — Au Gymnase... parfaitement... Mais qui était donc la femme ?

DURIEUX. — Paméla Covère... Elle était même tête d'affiche.

VOIX. — Qu'est-ce qu'elle est devenue ?

DURIEUX. — On ne sait pas, depuis qu'elle a abandonné le théâtre...

VOIX. — Elle doit être âgée ?

DURIEUX. — Elle était notre aînée... notre grande aînée !

Brouhaha d'où sort la voix de Danièle.

DANIÈLE. — Mademoiselle Berthe, qui est ce monsieur là-bas ?

BERTHE. — Raymond Vincent, vous avez remarqué ?

DANIÈLE. — J'avais une photo de Marc Langeais jeune... il lui ressemblait.

BERTHE. — Raymond est acteur lui aussi.

DANIÈLE. — Il a du talent ?

BERTHE. — On ne sait pas encore... *(Appelant :)* Raymond... Mademoiselle Danièle Dancour, l'une de tes admiratrices ! Je vous laisse...

RAYMOND. — Vous êtes venue au théâtre, mademoiselle ?

DANIÈLE. — Au théâtre ? A quel théâtre ?

RAYMOND. — Comment ? Mais à celui où je joue actuellement... au Gymnase !

DANIÈLE. — Oh ! non, monsieur ! Je ne vais presque jamais au théâtre.

RAYMOND. — Alors, mon dernier film ? *Les amours de Perette !* Vous ne l'avez pas vu ?

DANIÈLE. — Non, excusez-moi.

RAYMOND. — Ah ! bon ! Je comprends. Vous trouvez peut-être que je lui ressemble ?... Non, non, je vous en prie, ce n'est qu'un hasard. Il n'y a pas de quoi s'en vanter...

DANIÈLE. — Je... je ne voulais pas vous faire de la peine !

RAYMOND. — De la peine ? Vous rigolez... j'ai l'habitude ! *(A ce moment un brouhaha se fait entendre dans l'assistance.)* Tenez ! Le voilà !

DANIÈLE. — Oh ! mon Dieu !

RAYMOND. — Vous trouvez que je lui ressemble tant que ça ?

DANIÈLE. — Je ne sais plus...

ROSEMONDE. — Oh ! Marc... ta Paola est encore plus belle qu'à l'écran...

MARC. — Oui... parce qu'ici elle est vivante... Mon cher Paul... toujours le même...

CHAVERT. — Toujours votre vieil ami, Marc... *(Et soudain, dans un grand silence mortel on entend ce qu'ils pensent.)* «...Je sais que tu as été l'amant de Rosemonde et tu sais que je le sais... »

MARC. — « Il y a si longtemps... »

CHAVERT. — « Je ne te le pardonnerai jamais. »

Dans l'ambiance revenue :

DURIEUX. — Marc, mon vieux, mon cher Marc, quel bonheur de te serrer dans mes bras !

MARC. — Durieux !

Et dans le silence :

DURIEUX. — « Il a pris un bon coup de vieux, ce salaud-là... »

MARC. — « Il doit crever de peur à la pensée que je vais lui prendre des rôles... »

Dans l'ambiance revenue :

DURIEUX. — J'espère que tu ne vas plus nous quitter.

MARC. — C'est probable... *(A Paola :)* Tu ne connais pas Durieux ?

PAOLA. — Je ne connais personne, hélas

DURIEUX. — Mais nous, nous connaissons belle artiste...

VOIX, *dans l'ambiance de la reception.* Elle est merveilleuse... Adorable... Je voudr l'embrasser... vous embrasser tous les deu Merveilleuse... *(Et dans le silence :)* « Mais est chauve... Elle est fabriquee... Les caboti me dégoûtent... Il doit gagner dix fois pl d'argent que moi... Sa robe ne lui va pa Elle est trop mince... Si elle voulait, tout même, ça ne lui coûterait rien !... Il faudr que je puisse téléphoner mon papier po griller les copains. »

Dans l'ambiance revenue, Rosemonde part avec Marc :

ROSEMONDE. — Marc, dès qu'ils seront ga et que tu auras parlé aux journalistes, no boirons une bouteille en petit comité. veux-tu que j'invite ? Tu connais tout monde ?

MARC. — Sauf ces deux-là...

ROSEMONDE. — La petite Danièle et Raymon Ce n'est rien... je t'expliquerai. A qui doi dire de rester ?

MARC. — A eux... seulement à eux...

Ambiance de la réception qui mon gonfle et décroît comme les eaux d fleuve pour aboutir à l'intimité d salon où ne se trouvent plus que quelq personnes.

MARC. — ...et vous avez repris tous r rôles ?

RAYMOND. — Presque. Mais je ne le fais exprès.

MARC. — C'est formidable. *(A Paola :)* V trouvez qu'il me ressemble ?

PAOLA. — Moi ? Pas du tout !

CHAVERT. — Qu'en penses-tu, Rosemonde

ROSEMONDE. — Je ne sais pas. Je ne souviens plus.

CHAVERT. — Dommage ! Les femmes maris n'ont pas de mémoire.

MARC. — Enfin, il doit bien y avoir quel chose ?

DANIÈLE, *vivement.* — Oh ! oui, il y a quel chose !

MARC. — Ça, par exemple !

CHAVERT. — La vérité sort de la bouche enfants !

MARC. — Voyons, mademoiselle, comm pouvez-vous savoir ? Vous n'étiez pas née

DANIÈLE. — J'avais une photo ; c'é frappant !

MARC. — Vous l'avez encore ?

DANIÈLE. — Non, je l'ai échangée a Hélène, pour une plus récente.

PAOLA. — Tu vois, chéri, elle aussi te pré comme tu es maintenant.

MARC. — C'est vrai ?

DANIÈLE. — Oh ! oui...

La réaction a été si vive que tout le mo éclate de rire.

MARC. — Ne vous froissez pas, mons Vincent... rien ne me rendra mes vingt an

RAYMOND. — Mais j'en ai vingt-deux...

MARC. — Gardez-les ! Un moment d'inattention et l'on se réveille dans la peau d'un vieux monsieur. Ce n'est pas gai... qu'en pensez-vous, Danièle ?

DANIÈLE. — Moi, je vous trouve plus jeune que tout le monde...

Rires.

MARC. — Elle est incorrigible.

PAOLA. — Et vous êtes amoureuse de lui, naturellement...

DANIÈLE. — Amoureuse ? Je ne sais pas, je n'y ai jamais pensé comme ça.

PAOLA. — Et comment y pensez-vous, alors ?

DANIÈLE. — J'y pense... j'y pense tout le temps, voilà !

PAOLA. — Et ce n'est pas ça... l'amour ?

MARC. — Non, Paola, ce n'est pas seulement ça !

CHAVERT. — Bravo, mon cher Marc ! Expliquez-vous. N'êtes-vous pas le grand spécialiste de ces états d'âme ?

MARC. — Pas devant des enfants, Chavert. Et puis, vous savez, je ne suis qu'un homme, un pauvre homme comme les autres.

ROSEMONDE. — Allons, allons, mon petit Marc, ne jouez pas les grandes coquettes...

PAOLA. — Mais il est sincère, chère madame ! Il fait des complexes.

CHAVERT. — Comme Don Juan...

PAOLA. — A Hollywood, j'ai voulu le faire psychanalyser : il a refusé. Il veut garder ses secrets.

MARC. — Mais c'est que... justement... il n'y a pas de secrets. Aucun mystère, rien ! Tout est aussi simple, je ne sais pas moi, tenez... que le visage de cette petite Danièle !

PAOLA. — Oui, aussi simple. Justement !

Les trompettes et le piano indiquant Saint-Germain des Prés. Bruit d'une voiture qui s'arrête.

DANIÈLE. — C'est là, oui ! A « La Boîte à Musique ». Merci de m'avoir accompagnée, monsieur Raymond...

RAYMOND. — Il n'y a vraiment pas de quoi. Dites donc, si un jour vous avez envie de venir au théâtre...

DANIÈLE. — Ça me ferait plaisir.

RAYMOND. — Donnez-moi un coup de téléphone.

DANIÈLE. — D'accord. Alors, au revoir...

RAYMOND. — On ne s'embrasse pas ?

DANIÈLE. — Pourquoi faire ?

RAYMOND. — Pour se faire plaisir ! Vous n'aurez qu'à vous imaginer que c'est lui...

DANIÈLE. — Attention... attention... vous allez vous faire mal avec mes lunettes !

RAYMOND. — Je vous les enlève... Tiens, mais ils ne sont pas mal, vos yeux ! Pourquoi portez-vous des verres ?

DANIÈLE. — Je suis myope.

RAYMOND. — J'ai une copine qui paierait pour être myope ; elle dit que ça rend le regard plus doux !

DANIÈLE. — C'est bête de s'embrasser comme ça pour rien. Allez... maintenant, bonsoir ! Je vous téléphonerai...

RAYMOND. — Bonne nuit...

Porte. Bruit de la voiture qui démarre. Pétarades d'un tacot qui, après quelques secondes se fond dans le ronronnement d'une voiture de luxe.

PREMIÈRE VOIX. — Evidemment, la Jaguar qui descend des Champs-Elysées roule plus silencieusement que la 4 CV de Raymond...

DEUXIÈME VOIX. — Elle emporte aussi d'autres rêves...

PAOLA. — C'est drôle. Partout on rencontre les mêmes gens...

MARC. — La haute société internationale, ma chérie...

PAOLA. — Ce ne sont pas toujours les mêmes et ils se ressemblent tous.

MARC. — Un acteur ressemble forcément à un acteur, un financier à une autre financier, un avocat à un procureur ! A force de vivre ensemble, ils finissent pas déteindre les uns sur les autres.

PAOLA. — Alors, c'est que la teinture n'est pas bonne...

MARC. — Peut-être bien !

Il a un petit rire.

PAOLA. — Pourquoi ris-tu, chéri ?

MARC. — Je pense à la gamine. Comment s'appelle-t-elle ?

PAOLA. — Danièle.

MARC. — En voilà une qui ne ressemble pas aux autres. Elle ne fait pas « bobby-soxer »...

PAOLA. — Non, elle est laide.

MARC. — Laide ? Tu crois ?

PAOLA. — Tu n'avais pas remarqué ?

MARC. — Ma foi non... je n'ai pas dû bien la regarder...

La valse de Chopin très douce tout d'abord au premier plan, puis en fond sonore les voix.

VOIX. — Un jour... Deux jours... Trois jours... Monotone comme la vie des Dancour...

Mme DANCOUR. — Mon ami ?

DANCOUR. — Oui, ma chérie...

Mme DANCOUR. — Où est Danièle ?

DANCOUR. — Je ne sais pas. Dans sa chambre, sans doute.

Mme DANCOUR. — Je voudrais qu'elle descende. J'ai une course à faire.

DANCOUR. — Tout de suite, ma chérie... *(On entend son pas. La valse s'atténue. Il monte quelques marches. La voix de Danièle fredonnant un air à la mode se rapproche. Dancour marche sur la pointe des pieds. Le chantonnement de Danièle au premier plan. Puis, sous le silence, la pensée de son père :)* « Que fait-elle devant l'armoire à glace ? Mais... mais elle a enlevé ses lunettes... modifié sa coiffure ! Et ce fard... ce rouge à lèvres ? »

Le fredonnement de Danièle reprend au milieu d'une phrase interrompue quand presque immédiatement la voix lointaine de sa mère :

Mme Dancour, *appelant.* — Danièle !

Danièle. — Oui, maman !

Et dans le silence, Dancour qui pense :

Dancour. — « Des lunettes sur le nez... ses cheveux... elle essuie son rouge... pourquoi... mais pourquoi ?... »

Piétinements rapides de Danièle

Danièle. — Oh ! papa ! Tu étais là ?

Dancour. — J'arrive juste. Ta mère te demande ; elle a une course à faire.

Ils arrivent dans la boutique.

Mme Dancour. — Enfin vous voilà ! Que faisais-tu ?

Dancour. — Elle était en train d'écrire une lettre à sa grand-mère.

Mme Dancour. — N'oublie pas de l'embrasser pour moi. Alors, à tout à l'heure, mes enfants !

Dancour. — Au revoir, chérie.

Mme Dancour. — Tu vas encore en profiter pour user un disque de Chopin. Surveille-le, Danièle !

Danièle. — Au revoir, maman... *(Sortie de Mme Dancour, puis après un silence :)* Papa, pourquoi lui as-tu dit que j'écrivais à grand-mère ?

Dancour. — Pourquoi ? Je ne sais pas. C'est vraisemblable, non ? Tiens, passe-moi le disque, sur l'étagère, derrière toi ! Merci !...

Danièle. — Papa... est-ce que tu crois que je peux... que je pourrais être amoureuse de quelqu'un ?...

Bruit du disque qui tombe et se casse.

Dancour. — Oh ! mon disque !

Danièle. — Ce n'était pas une raison pour le laisser tomber ! Quand même, ça n'aurait rien d'extraordinaire.

Dancour. — Non, bien sûr. Mais de qui serais-tu amoureuse ?

Danièle. — Je ne sais pas. Mettons de n'importe qui !

Dancour. — C'est peut-être plus commode ; mais ça ne rend pas ma réponse plus facile...

Danièle. — Cherche un peu, quoi ! Tu peux bien faire ça pour moi...

Dancour. — Aimer, ce n'est pas très difficile, ma chérie.

Danièle. — Tu crois ?

Dancour. — Oui, on y arrive assez facilement.

Danièle. — C'est bien ce que je me disais.

Dancour. — Mais être aimé... ça ! Passe-moi la balayette et la petite pelle que je ramasse les morceaux. Merci. Danièle, quand on est jolie... je parle des femmes... ça rend les choses plus faciles.

Danièle. — Je ne suis pas jolie...

Dancour. — Tu n'es pas si mal que ça. Mais tu fais tout ce que tu peux pour t'enlaidir.

Danièle. — Moi ?

Dancour. — Tu comprends, les enfants grandissent trop vite, les parents n'ont pas toujours le temps de s'apercevoir qu'ils ont des témoins dans leur maison... Le temps... ou le courage... *(Changeant de ton :)* Mais il ne faut pas s'imaginer quand même... *(Pitoyable :)* T comprends ?...

Danièle. — Tu te tourmentes pour rie papa... Je ne vois même pas ce que tu veu dire...

Dancour. — D'abord, je ne me tourmen pas. Ensuite, je veux dire que tu as parfa tement le droit d'être jolie, le plus jol possible...

Danièle. — Pourquoi ?

Dancour. — Eh bien ! mais... Pour to « n'importe qui » de tout à l'heure par exempl Et puis, la beauté, tu sais, ça n'engage à rien

Danièle, *amère.* — Ça fait pleurer l autres...

Dancour. — Avant de pleurer, ils ont peu être été heureux ! Après, ça ne regarde qu'eux

Danièle, *lasse.* — Bien sûr ! Mais je ne su pas méchante, moi !

Dancour. — Qu'est-ce que ça veut dir méchante ? *(S'efforçant à la sévérité :)* Tu fais de vilaines idées, Danièle !...

Danièle, *dure.* — Je ne suis pas égoïst moi !

Dancour. — Tu n'as pas encore eu le temp ma pauvre chérie. J'espère pour toi que viendra !... Tiens, jette ça dans la corbeille papiers. *(Triste :)* Tu vois : ta mère ava raison, j'ai usé le disque de Chopin...

Comme pour le démentir la valse Chopin monte du fond sonore.

Les Voix. — Un jour... Deux jours... D jours... Un dimanche après-midi... Les bo levards... Le théâtre du Gymnase où l'on jo en matinée...

Ambiance d'une salle de spectacle. L acteurs achèvent le troisième acte.

Raymond. — ...Je reste fidèle à la cha brette de nos amours. Je vois encore l glycines de la fenêtre. Je respire encore le parfum et l'odeur de ta chair...

Bérangère. — Au loin, un coq chant l'aube...

Raymond. — Le coq est mort. La vie, sale vie l'a étranglé. Maintenant, il n'y a pl que les crapauds...

Renaud. — Dites donc, vous ! Je vais vo casser la g...

Raymond. — Je m'en vais !

Bérangère. — Où vas-tu, Tiphaine ?

Raymond. — Ailleurs, Bérangère ! Dans village qui ressemblera au nôtre, un village ton corps est resté pur...

Bérangère. — Je pars avec toi !

Renaud. — Minute, Bérangère ! Si tu fais je mets en circulation les traites signées ton père. M. de la Hêtraie ira en prison...

Bérangère. — Misérable ! Je vous hais !

Renaud. — Tu ne dis pas toujours ça, nuit !

Bérangère. — Lâche ! Voyou ! Portefaix Docker !

Renaud. — Chante, ma cocotte !

Raymond. — Laisse, bébé ! Il a raison.

e est là, dans ses bras robustes, sur cette
oitrine d'homme, de mari !

BÉRANGÈRE. — Mon amant !

RAYMOND. — Oui, moi, je n'étais qu'un
nant ! Un amant solitaire. Je voyage toujours
ul. Adieu, bébé !...

BÉRANGÈRE. — Tiphaine ! Tiphaine ! Ouvre-
oi ! *(Porte claquée. Un coup de feu.)* Au
cours ! A moi ! Il s'est tué ! Je l'ai assassiné !

RENAUD. — C'était quand même un vrai
ntleman français !

Tonnerre d'applaudissements. Puis ambiance des coulisses.

DANIÈLE. — Tu crois que c'est sa loge ?

HÉLÈNE. — Oui. Tiens: « Raymond Vincent. »
est écrit.

Elle frappe.

RAYMOND. — Entrez... Bonjour, mesdemoi-
lles. Qu'est-ce que je puis faire pour vous ?
n autographe, peut-être ?

DANIÈLE. — On vient, avec mon ami Hélène,
our vous remercier.

RAYMOND. — Pour me remercier de quoi ?

DANIÈLE. — Pour les deux places...

RAYMOND. — Pour les deux places ?... Ah !
est vous, Danièle...

DANIÈLE. — Vous ne me reconnaissez pas ?

RAYMOND. — Excusez-moi ! Asseyez-vous.
ous ne portez plus vos grosses lunettes ?

DANIÈLE. — Pas tout le temps.

HÉLÈNE. — Elles sont dans son sac.

RAYMOND. — Comment avez-vous trouvé la
èce ?

HÉLÈNE. — Passionnante...

RAYMOND. — Vraiment ? Et vous, Danièle ?

DANIÈLE. — Oh ! moi ! Vous savez, je vais
peu au théâtre.

RAYMOND. — Mais encore ! Vous avez bien
otre petite idée ? Allez-y, ce n'est pas moi
uteur...

DANIÈLE. — Je crois que c'est un peu vieux...

RAYMOND. — « La chair succombe » a été
réé en 22... par Marc Langeais.

DANIÈLE. — En 1922, je n'étais pas née !

RAYMOND. — Moi non plus ! Ça explique
eut-être bien des choses.

DANIÈLE. — Oui ! A part « Les Burgraves »
ne fait pas mieux dans le genre « grande
rbe blanche » !

RAYMOND. — Et vous, mademoiselle Hélène,
us avez marché ?

HÉLÈNE. — Non. Mais je n'osais pas vous le
re. Je ne vous connais pas assez. Ce n'est pas
mme Danièle...

DANIÈLE. — Moi ? Je l'ai rencontré une fois.

HÉLÈNE. — Ça peut suffire !

RAYMOND. — Vous voyez, Danièle ! Mais elle
trompe, ça ne me suffit pas...

HÉLÈNE. — Excusez-moi... il faut que je m'en
lle...

DANIÈLE. — Je pars avec toi...

RAYMOND. — Oh ! Danièle... une seconde !

HÉLÈNE. — Je t'attends une seconde... devant
théâtre...

Bruit de porte.

DANIÈLE. — Quelle chipie !

RAYMOND. — Oui ! Si elle avait été vraiment gentille, elle serait partie carrément. Il y a plus de trois heures entre la matinée et la soirée : on serait resté ensemble...

DANIÈLE. — Attention à mon rouge !

RAYMOND. — Oh ! vous savez ! Dans mon métier, on est habitué.

DANIÈLE. — Non ! Pas maintenant.

RAYMOND. — Cinq heures et demi, c'est une heure qui en vaut une autre...

DANIÈLE. — Pas pour moi.

RAYMOND. — Alors... quand ?

DANIÈLE. — Je ne sais pas... téléphonez-moi...

RAYMOND. — Oh ! pourquoi ? Prenons rendez-vous tout de suite ?...

DANIÈLE. — Je vous ai bien téléphoné, moi !

RAYMOND. — C'était pour me demander vos places !

DANIÈLE. — Maintenant, c'est vous qui avez quelque chose à me demander...

RAYMOND, *très doux*. — Petite garce...

DANIÈLE. — Vous me flattez ! Danton 99.00... de préférence le matin.

RAYMOND. — Pourquoi le matin ?

DANIÈLE. — L'après-midi je fais des courses...

Quelques minutes de musique de transition qui passe en fond sonore sous les voix.

VOIX. — L'après-midi, sous un ciel gris, la place de la Concorde est triste... Triste comme deux amis buvant des verres sans joie dans une chambre du Crillon.

Bruits de verres.

DURIEUX. — Dans le temps, Marc, tu n'aimais pas le whisky.

MARC. — Je disais ça, Durieux, mais la vérité, c'est qu'à l'époque c'était trop cher pour moi. Et puis, tu sais, de toute façon, j'en aurais pris le goût à Hollywood. Si on n'avait pas l'alcool !

DURIEUX. — Allons, voyons, il n'y a pas que ça !

MARIE. — Bien sûr, mais, d'après toi, qu'est-ce qu'il y a d'autre ?

DURIEUX. — Comment, c'est à moi que tu demandes ça ? A moi qui ne suis allé là-bas qu'une fois, presque en touriste...

MARC. — Tu as bien une idée, quand même ?

DURIEUX. — Pour le commun des mortels, on doit y trouver la notoriété...

MARC. — Oui ! Son nom dans les journaux !

DURIEUX. — La fortune.

MARC. — Ça veut dire de beaux contrats, beaucoup d'argent et beaucoup d'impôts. Après ?

DURIEUX. — Enfin, je ne sais pas, moi, mais pour des gens comme nous, pour un comédien comme toi, le premier de sa génération...

MARC. — Les autres sont morts.

DURIEUX, *froissé*. — Merci, mais je me porte assez bien.

MARC. — Voyons, Gaston, je plaisantais !

DURIEUX. — Moi aussi ! Pour un acteur, être riche, célèbre, universellement connu, ce doit être le bonheur, non ?

MARC. — Et tu crois que lorsqu'on est heureux, on prend la fuite ? Car j'ai f... le camp, mon vieux !

DURIEUX. — Avec Paola... C'est l'amour, un enlèvement ! Toujours le grand séducteur !

MARC. — Le séducteur, parlons-en ! Il a vécu quinze ans là-bas... avec sa femme légitime, charmante d'ailleurs, sans oser sourire à une autre de crainte d'un écho qui aurait fait baisser son « box-office »... Tu crois que c'est une vie ?

DURIEUX. — J'aime ma femme et mes enfants.

MARC. — Veinard ! Moi, j'aime le théâtre. Le vrai théâtre...

DURIEUX. — On ne peut pas tout avoir.

MARC. — Je n'aurais quand même pas été mal dans Arnolphe... Molière, Racine... A Hollywood, ils m'ont fait jouer Néron : seulement c'était dans *Quo Vadis* !...

DURIEUX. — Moi, je l'ai joué ! Oui : *Britannicus*, à l'Odéon... Ça ne vaut guère mieux...

MARC. — Oh ! si, tout de même ! Tiens ! Tu ne sais pas ce que je faisais le soir « dans ma somptueuse villa de Beverley-Hills »... ? Après avoir tourné *Casanova* toute la journée, je faisais venir ma cuisinière et un cycliste d'hôtel pour me donner la réplique et je jouais Néron, le vrai, pour moi tout seul... Ecoute ça, je l'ai enregistré...

Il joue un passage du disque. Malgré l'ânonnement de ses partenaires de fortune, Marc détaille les vers avec une telle ferveur, un tel amour que l'ombre de Racine s'installe dans la pièce.

DURIEUX. — Tu es magnifique !

MARC, *il arrête le disque, puis, amer.* — Une révélation, n'est-ce pas ?

DURIEUX. — Non ! Mais enfin, je craignais que tu aies un peu oublié...

MARC. — On n'oublie pas sa langue maternelle, même quand elle est en alexandrins.

DURIEUX, *très acteur.* — Mon pauvre Marc, tu as dû beaucoup souffrir !

MARC. — Je ne suis pas à envier .

DURIEUX. — Oh ! il ne faut pas exagérer... Oh ! bon sang ! Cinq heures ! Mon rendez-vous avec Rasimi ! Mes hommages à Paola...

MARC. — Elle va rentrer, elle est chez Bernheim. Un film qu'on nous propose...

DURIEUX. — Déjà !

MARC. — Rassure-toi ! Je n'y suis pas allé.

DURIEUX. — Marc, tu bois trop !

MARC. — Je t'avais prévenu ! Au revoir quand même ! *(Il reconduit Durieux puis sonnerie du téléphone.)* « Allô... oui... qui me demande ? Mlle Dancour ?... Connais pas... Dites-moi, mon ami, elle est jolie ?... Ah ! tant pis... faites-la monter quand même... Merci... » *(Un temps puis on frappe.)* Entrez ! Bonjour, mademoiselle ! Entrez... entrez... n'ayez pas peur... Malgré notre réputation, nous ne vous mangerons pas; l'ogre est un peu fatigué aujourd'hui.

DANIÈLE. — Je suis venue vous apporter la photo.

MARC. — Quelle photo ?

DANIÈLE. — Celle-ci ! Celle où vous êtes jeune. Vous me l'aviez demandée l'autre Je l'ai reprise à Hélène...

MARC. — Ah ! mais... vous êtes la petite Paola trouvait si laide ? Nous avons eu discussion à ce sujet-là. Je ne vous avais bien regardée. Attendez... attendez... Mettez-dans la lumière. Ah ! oui ! Evidemment, n'êtes pas une beauté, mais il y a peut-êtr petit quelque chose... En gros, Paola a rais mais il y a des... des subtilités qui échappent. Ainsi ces cheveux ! Il n'y a ri leur reprocher à ces cheveux. Ils ne vont assez souvent chez le coiffeur, c'est tout, ça peut s'arranger... et quant à ce nez : ligne, impertinent, seulement il y a la nari Il faudrait confier ce nez à un chirur esthétique. Ils font des miracles. Dans cas, une simple retouche suffira. Et verrue ? Au bistouri, la verrue !

DANIÈLE. — En somme, vous trouvez qu bon Dieu n'a pas bien fait les choses ?

MARC. — Oh ! vous savez ! A son âg beauté des femmes, hein ? Mettez-vous place ! Mais chut ! Voyons les oreilles ! mal les oreilles ! Et, ma foi, le corps en bien un autre.

DANIÈLE. — Et ce qu'il y a dans la têt ne vous intéresse pas ?

MARC. — Naturellement, on ne sait pa maquiller !

DANIÈLE. — Et le cœur non plus, ça ne intéresse pas ?

MARC. — Le cœur ? Responsable des c cardiaques, sujet à des lésions, à des trou à des souffles... ne parlons pas du cœ Un peu de pudeur, que diable !...

DANIÈLE. — Excusez-moi, je ne voulais vous choquer...

MARC. — Me choquer ? Moi ? Non, m part ça, qu'est-ce que vous me voulez ? Un de whisky ?...

DANIÈLE. — Non, merci. J'étais venue la photo. C'est amusant, on ne vous ima pas comme ça quand on vous voit mainte C'est vrai ! On se dit : comment était-il q il avait des cheveux ?

MARC. — Moins chauve...

DANIÈLE. — C'est comme le regard...

MARC. — Qu'est-ce qu'il a, mon regard

DANIÈLE. — C'est par comparaison peut se rendre compte. Mais l'œil est un éteint, comme mort. On dirait qu'il est grand.

MARC. — L'œil ! L'œil ! D'abord, perm moi de vous faire remarquer que j'ai yeux ; je ne suis pas borgne.

DANIÈLE. — Le sourire n'a pas trop ch Ce sont bien vos dents ?

MARC. — Naturellement ! Qu'est-ce que croyez ?

DANIÈLE. — Les dentistes sont si adr Vous vous êtes un peu tassé : vous étiez mince !

MARC. — Je crevais de faim !

DANIÈLE. — Ça vous allait bien. Mais

le même, soyons justes. Vous êtes encore pas mal pour un homme de votre âge...

MARC. — Un homme de mon âge !

DANIÈLE. — Vous êtes fâché ?

MARC. — Il n'y a vraiment pas de quoi !

DANIÈLE. — N'est-ce pas ? Dans le fond vous pourriez être mon père !... Il est très gentil, papa...

MARC. — Donnez-moi cette photo !

DANIÈLE. — Oh ! pourquoi vous la déchirez ?

MARC. — Et maintenant, déguerpissez. Je vous ai assez vue, assez entendue... Filez...

DANIÈLE. — J'espère n'avoir rien dit qui puisse vous avoir été désagréable.

Bruit de porte.

MARC. — Allez-vous me fiche le camp.

PAOLA. — Eh ! bien, Marc, que se passe-t-il ? *(A Danièle :)* Au revoir, mademoiselle..., *(Un temps.)* Marc, Marc, tu perds la tête. Tu as trop bu, tu es un peu saoul...

MARC. — Un peu... Mais c'est... c'est cette petite garce ! Tu avais raison, elle est vraiment laide !

PAOLA. — C'est drôle : moi, aujourd'hui, je l'ai trouvée plutôt mieux !

MARC. — Mieux ? Ce laideron, ce remède ? Tiens, je te parie ce que tu veux qu'elle est encore vierge...

PAOLA. — Oh ! tu sais ! Ça nous est arrivé à toutes !...

Un accordéon joue un air de Montmartre qui passe très vite en fond sonore sous les voix.

VOIX. — C'est Montmartre... Un atelier d'artiste, naturellement... Puisque c'est celui de Raymond Vincent... Il est couché sur un divan... La porte de la salle de bain s'ouvre...

DANIÈLE. — J'ai mis ton peignoir de bain. Donne-moi une cigarette... fais-moi une petite place. Merci ! Ça va, mon chéri ?

RAYMOND. — Non, ça ne va pas, ça ne va même pas du tout !

DANIÈLE. — Qu'est-ce qu'il y a ? On n'a pas été heureux ?

RAYMOND. — Ça ne se fait pas, tu comprends ?

DANIÈLE. — Première nouvelle ! Je croyais que tout le monde le faisait ?

RAYMOND. — Je n'ai pas envie de rigoler.

DANIÈLE. — J'ai lu quelque part que l'homme était le seul animal à être triste après l'amour !

RAYMOND. — Et tu n'as pas lu autre part qu'on prévenait ; je ne savais pas moi, que tu étais toute neuve... une vraie jeune fille...

DANIÈLE. — Et alors ? En voilà une affaire !

RAYMOND. — Tu ne comprends pas ? C'est grave !

DANIÈLE. — Alors, n'y pense plus.

RAYMOND. — Facile à dire ; j'ai le sens des responsabilités.

DANIÈLE. — T'es bête !

RAYMOND. — Pourquoi as-tu fait ça ?

DANIÈLE. — Parce que j'en avais envie, pardi !...

RAYMOND. — Dès que tu m'as vue ?

DANIÈLE. — Le coup de foudre...

RAYMOND. — Evidemment ! Mais tout de même, tu aurais pu réfléchir...

DANIÈLE. — Est-ce qu'on réfléchit quand on aime ?

RAYMOND. — Alors, tu m'aimes ? Tu m'aimes vraiment ?

DANIÈLE. — Tu es très gentil...

RAYMOND. — Ce n'est pas une réponse.

DANIÈLE. — Et toi, comment me trouves-tu ?

RAYMOND. — Je t'aime !

DANIÈLE. — Mais non, ce n'est pas ce que je te demande ! Comment me trouves-tu, comme femme ?

RAYMOND. — Désirable.

DANIÈLE. — C'est vrai ?

RAYMOND. — A quatre pas d'ici, je te le fais savoir.

DANIÈLE. — Attends, attends ! Tu crois que je peux plaire... plaire comme les autres femmes plaisent aux hommes ?

RAYMOND. — En voilà des idées ! Je ne suis pas un homme, moi ?...

DANIÈLE. — Raymond, tu viens de me rendre un grand service.

RAYMOND. — Quoi ?

DANIÈLE. — Oh ! il ne s'agit pas de ça ! Mais j'avais besoin, tellement besoin de savoir...

RAYMOND. — Je ne comprends pas.

DANIÈLE. — Ça ne fait rien. Mes affaires, vite ! Il faut que je m'en aille... vite...

RAYMOND. — Déjà ?

DANIÈLE. — Oui. Une autre fois... plus tard... je t'expliquerai.

Quelques mesures de musique de transition, puis...

VOIX. — Un jour... Deux jours... Des jours... La chambre du Crillon..

MARC. — Qu'en penses-tu Paola ? Avec ces lunettes noires, tu crois qu'on me reconnaîtra ?

PAOLA, *riant.* — Même si on ne te reconnaît pas, ne compte pas rester inaperçu. Tu ressembles à un scaphandrier. Marc, j'écris à notre agent. Qu'est-ce que je lui dis ?

MARC. — Pour moi, tu lui donnes le bonjour !

PAOLA. — Il faut discuter nos contrats pour le film.

MARC. — Quel film ?

PAOLA. — Le nôtre !

MARC. — Ecoute, Paola : pour moi, désormais, il y aura « notre » amour, « notre » vie, mais il n'y aura plus « notre » film. Je ne veux plus faire du cinéma, même avec toi !

PAOLA. — Mais c'est un très beau sujet ; ton rôle est formidable.

MARC. — Ils n'ont qu'à engager Durieux.

PAOLA. — Il est trop vieux !

MARC. — Il a six mois de moins que moi ! Ou alors, tiens : le petit, celui qui me ressemble... Raymond, Raymond Machin...

PAOLA. — Marc, même si tu dois refuser, j'accepterai.

MARC. — Tu auras raison, ma chérie, si le rôle te plaît.

PAOLA. — Il ne s'agit pas seulement du rôle,

mais de ma carrière. Il faut que l'on me voit sur l'écran, surtout après ce scandale.

MARC. — C'est le moment d'en profiter.

PAOLA. — Je ne cherche pas à en profiter. Mes films seront boycottés en Amérique...

MARC. — Mais, en Europe, quelle publicité ! Battons le scandale pendant qu'il est chaud !

PAOLA. — Tu es injuste, Marc ! Je t'aime, mais essaie de comprendre. J'ai eu trop de mal, trop de peines, j'en ai trop vu... Je ne veux pas renoncer, c'est trop me demander.

MARC. — Mais, ma chérie, je ne te demande rien du tout. Moi, je ne veux plus faire de cinéma. C'est personnel !...

PAOLA. — Le métier nous unissait aussi, le métier nous séparera.

MARC, *faussement plaisant.* — Je te suivrai partout ; je te servirai de secrétaire... non, tiens, d'imprésario ! Qu'en penses-tu ?

PAOLA. — Je pense que tu devrais me laisser finir ma lettre.

MARC. — Alors, je vais faire un tour.

PAOLA. — Je sais même où j'irais si j'étais à ta place. J'achèterais un très joli bouquet de fleurs et j'irais le porter avec mes excuses à la jeune fille que tu as insultée l'autre jour. Tu te souviens ; tu as failli la battre...

MARC. — Mais je ne sais même pas où la trouver.

PAOLA. — Tu n'as qu'à demander à ton amie Rosemonde.

MARC. — Très juste, j'espère que cette gamine a compris que j'avais trop bu.

PAOLA. — Tu le lui demanderas.

Un « blanc » très net, puis la sonnerie du téléphone.

Mme DANCOUR. — « Allô... allô... c'est toi, chéri ?... Comment, allô... qui demandez-vous ? Oui, ici « La Boîte à Musique »... non, monsieur... Mlle Danièle n'est pas là... non, monsieur... elle n'était pas là hier... ni avant-hier... je crois avoir déjà eu l'occasion de vous le dire... je suis sa mère... De la part de M. Raymond Vincent ?... il n'y a pas de mal... c'est cela, rappelez... mais elle ne sera pas là demain non plus... »

Bruit de récepteur raccroché. Soupir de Mme Dancour, puis la porte s'ouvre.

MARC. — Bonjour, madame...

Mme DANCOUR. — Monsieur, vous désirez ?

MARC. — Mlle Danièle n'est pas là ?

Mme DANCOUR. — Non, monsieur. Pas en ce moment.

MARC. — Ah ! c'est ennuyeux ! Et savez-vous quand je pourrais avoir la chance de la rencontrer ?

Mme DANCOUR. — Oui, monsieur. Je suis sa mère. A qui ai-je l'honneur ?

MARC. — Excusez-moi ! Marc Langeais.

Mme DANCOUR. — Je... ne vous avais pas reconnu... ces lunettes.

MARC. — C'est exprès. Moi-même, je n'imaginais pas que vous puissiez être la mère...

Mme DANCOUR. — Merci. Je l'ai eue très jeune.

MARC. — Cela se voit.

Mme DANCOUR. — Je vous admire beaucc Marc Langeais... j'en perds la tête... Je ne tro plus mes mots... l'acteur... l'homme...

MARC. — L'acteur fait son métier et l'hom n'est qu'un acteur. Tout cela n'a rien d'exc tionnel, croyez-moi. Alors, votre fille, ch madame ?

Mme DANCOUR. — Danièle est légèrem souffrante. Oh ! deux fois rien, presque maladie infantile : on lui a enlevé l'append

MARC. — Elle va mieux ?

Mme DANCOUR. — Aussi bien que possi Elle va sortir de la clinique dans quelq jours. Elle paresse un peu.

MARC. — Les visites sont permises ?

Mme DANCOUR. — Mais oui ! Vous voule Elle sera si heureuse ! Son père est près d' en ce moment, il y va tous les jours. Moi ne peux pas supporter les cliniques, je trop sensible... Les odeurs, la souffrance m'évanouis. Tenez, voici l'adresse, c'est Auteuil.

MARC. — Merci, mes hommages, madame.

Mme DANCOUR. — Au revoir, monsi Langeais... *(Bruit de la porte, puis celui d numéro composé à la hâte sur le cadran t phonique.)* « Allô... chéri... c'est moi... très bien... je vais venir... oui... tout de sui dès que mon mari sera rentré... j'ai tant choses à te dire. *(Rire de gorge.)* Oui... gr fou... Marc Langeais sort d'ici... mais no pourquoi ?... ne sois pas jaloux... chéri... c toi que je préfère... tu sais bien... »

Quelques mesures de musique de tr sition.

VOIX. — Auteuil... Maisons blanches... Mais grises... Arbres verts... Cliniques... Maladies tous genres... La laideur aussi est une malad Une petite chambre ripolinée comme cuisine...

DANIÈLE. — Mademoiselle, voulez-vous passer le miroir ? Oh ! avec tous pansements, j'ai l'air d'une momie ! On ne que mes yeux. Quand m'enlève-t-on tout ça

L'INFIRMIÈRE. — Le professeur pense demain peut-être...

DANIÈLE. — Oh ! mon Dieu, pourvu que soit bien.

L'INFIRMIÈRE. — Soyez tranquille, il v aura sûrement fait quelque chose de très Vous aviez de bons éléments.

DANIÈLE. — Alors, demain, je verrai ?

L'INFIRMIÈRE. — Ah ! non, sûrement Demain, ce sera encore le genre pomme terre. Les chairs sont tuméfiées, mais d huit, dix jours...

DANIÈLE. — C'est long !

L'INFIRMIÈRE. — Après, vous aurez tout vie pour en profiter, de votre nez ! *(On fra discrètement.)* Mademoiselle Danièle, une vi pour vous...

DANIÈLE. — Non, non, je ne veux personne, juste papa !

MARC. — Eh ! bien, ne m'avez-vous pas l'autre jour que je pourrais être votre père

DANIÈLE. — Monsieur Langeais !

MARC. — Je me suis permis de vous apporter uelques fleurs... Mademoiselle, s'il vous plaît, n vase !

L'INFIRMIÈRE. — Tout de suite, monsieur angeais, je vous laisse avec notre malade.

DANIÈLE. — D'abord, comment avez-vous su ue j'étais ici ?...

MARC. — Madame votre mère...

DANIÈLE. — Ah ! celle-là !

MARC. — Comment va votre appendicite ?

DANIÈLE. — Fichez-moi la paix !

MARC. — Je ne savais pas qu'à Paris cette aladie se portait au milieu du visage. Mais ai été absent si longtemps et les modes hangent si vite...

DANIÈLE. — Ça vous amuse ?

MARC. — Non, petite fille, ça ne m'amuse as. C'est ma faute, je suis responsable !

DANIÈLE. — Vous aussi !

MARC. — C'est moi qui vous ai mis cette dée dans la tête.

DANIÈLE. — C'est drôle, les hommes ! Vous oulez tous être responsable de quelque chose.

MARC. — Ce n'est pas vrai, peut-être ?

DANIÈLE. — Ce que vous pouvez être rétentieux ! Vous croyez donc que les femmes e sont pas capables de penser à elles toutes eules ?

MARC. — D'abord, vous n'êtes pas encore une emme.

DANIÈLE. — Ça viendra.

MARC. — Si je ne vous avais pas parlé de otre nez, de cette verrue !

DANIÈLE. — Je ne me serais jamais aperçue ue j'étais laide ?

MARC. — Et qui fait les frais de cette pération ?

DANIÈLE. — Quelqu'un.

MARC. — Un homme ?

DANIÈLE. — Bien sûr, un homme, pas un heval !

MARC. — Vous pourrez lui dire de ma part ue je le considère comme un imbécile, que a légèreté est presque... presque criminelle. Il ne vous aime pas.

DANIÈLE. — Ça m'étonnerait, c'est papa !

MARC. — Votre père était d'accord ?

DANIÈLE. — Faut croire !

MARC. — Mais pourquoi ?

DANIÈLE. — Ce serait trop long à vous xpliquer.

MARC. — Ecoutez-moi, Danièle...

DANIÈLE. — Non, vous, écoutez-moi ! Il y a ongtemps que j'y pensais, mais, dans le fond, e ne savais pas si ça valait la peine...

MARC. — Quoi donc ?

DANIÈLE. — D'essayer d'être jolie ! Vous omprenez... alors... j'ai... je me suis renseignée.

MARC. — Vous avez demandé à votre mère ?

DANIÈLE. — A ma mère ? Oh ! non, elle ne ait pas, ma mère ! Elle a toujours plu aux ommes. Alors, comment voulez-vous ? J'ai vu uelqu'un, n'importe qui, et puis après, je me uis décidée. Voilà... Vous voyez, vous n'y êtes our rien !

MARC. — Je ne vous crois pas.

DANIÈLE. — Vous avez tort...

On frappe.

L'INFIRMIÈRE. — Je vous demande pardon. Elles sont ravissantes ces fleurs, de vraies fleurs de cinéma !

UNE AUTRE INFIRMIÈRE. — Donnez-moi un autographe...

PREMIÈRE INFIRMIÈRE. — J'avais justement votre photo dans ma petite chambre...

DEUXIÈME INFIRMIÈRE. — Oh ! voici M. le professeur...

THIERRY. — C'est un grand honneur pour moi, monsieur Langeais... Marc Langeais dans ma clinique, et j'ai failli ne pas le savoir ! Quel honneur... quelle publicité !

MARC. — Vous savez, je ne tiens pas beaucoup à cette publicité-là.

THIERRY. — Oh ! voyons, maître, on sait bien que vous n'avez pas besoin de nos services... pas encore ! Juste ces petites pattes d'oie mais oui... mais oui... je comprends... très sensuelles... Pour le moment, elles vous donnent du charme ; on peut attendre.

MARC. — C'est ça. Si vous le permettez, nous attendrons. Parlons un peu de mademoiselle...

THIERRY. — Mademoiselle Danièle ? Oh ! un cas d'une simplicité... d'une limpidité ! Je n'ai pas eu besoin de tout mon art. Avant huit jours, elle aura le nez de Cléopâtre...

MARC. — Quand me permettrez-vous de vous revoir ?

DANIÈLE. — Mais, dans huit jours, mon cher !

A ce moment éclate bruyamment un jazz style Nouvelle-Orléans. Puis le disque s'arrête.

Mme DANCOUR. — Je suis comme vous : j'adore le style Nouvelle-Orléans. Vous prenez le disque ?

LE JEUNE HOMME. — Bien sûr ! Dites donc, je connais une petite boîte rue des Saints-Pères avec un orchestre « comme ça ». Si vous étiez libre un soir...

Mme DANCOUR. — Oh ! cher monsieur, croyez-vous que...

Bruit d'une porte. Entrée bruyante de Danièle.

DANIÈLE. — Jour, maman...

Mme DANCOUR. — Oh ! Danièle ! Qu'est-ce que c'est... qu'est-ce que ça veut dire ?

DANCOUR. — Quoi donc, ma chérie ?

Mme DANCOUR. — Ce... ce nez.... cette nouvelle tête qu'elle a !

DANIÈLE. — Mais, maman, je t'assure, c'est toujours la même !

DANCOUR. — Avec quelques petites retouches.

Mme DANCOUR. — C'est toi, imbécile, c'est toi qui as fait charcuter cette malheureuse enfant ?

DANCOUR. — Elle ne s'en plaint pas !

Mme DANCOUR. — Et tu crois que c'est normal : notre fille avec une tête nouvelle, à notre âge !

DANCOUR. — Tu ne parais pas le sien !

Mme DANCOUR. — Ça viendra vite, main-

tenant ! Avec une enfant que je ne reconnais même plus...

DANIÈLE. — Oh ! maman, tu ne m'aimes pas mieux comme ça ?

Mme DANCOUR. — Non ! Si, mais ce n'est pas loyal.

DANIÈLE. — Si je suis un peu plus jolie, je peux être un peu moins loyale, non ?

Mme DANCOUR. — Chut ! Ne dis pas cela devant ton père...

DANCOUR. — Je vais monter la valise de la petite...

Mme DANCOUR. — Tu vas tout me raconter, tout, avec les détails.

DANIÈLE. — Oui, maman... Mais avant : il n'y a rien eu de nouveau pendant mon appendicite ?

Mme DANCOUR. — Non, rien ! Ah ! si : un nommé Raymond a téléphoné tous les jours ; Marc Langeais est venu... Mais ça, tu le sais, évidemment.

DANIÈLE. — Il n'a pas appelé ?

Mme DANCOUR. — Marc Langeais ? Non. Mais ce Raymond, qui est-ce ?

DANIÈLE. — Rien du tout, maman... Un copain, un vague copain !

Un « blanc » net. Puis le bruit d'un standard téléphonique.

VOIX. — Ici le Crillon... Mademoiselle... combien de temps pour Rome ?... Deux heures environ ?... Oui... avec préavis, s'il vous plaît...

Sonnerie du téléphone.

PAOLA. — « Allô... oui... deux heures environ ?... Bien... merci, mademoiselle... » *(Bruit de l'appareil raccroché.)* Marc, je t'en supplie !

MARC. — Ecoute, Paola ! A quoi bon continuer à discuter ? Voilà quinze jours que nous nous torturons pour rien...

PAOLA. — Excuse-moi ! Notre bonheur, ce n'est pas rien ! Pourquoi as-tu refusé de tourner ce film ?

MARC. — Je te l'ai expliqué cent fois.

PAOLA. — Je n'ai pas compris une fois. Bon, mais alors pourquoi ne pas m'accompagner en Italie ?

MARC. — Voyons, Paola, je ne serai jamais M. Belmonte...

PAOLA. — Tu ne crois pas ça ! Tu es dix fois plus célèbre que moi !

MARC. — Tu sais, la célébrité, ça passe vite !

PAOLA. — Pas si vite que l'amour !

MARC. — Ne dis pas de bêtises, ma chérie, je t'aime.

PAOLA. — Et, avec ce grand amour, nous allons faire une catastrophe !

MARC. — C'est normal.

PAOLA. — Marc, je ne pars pas. Je déchire mon contrat, je paierai le dédit !

MARC. — Non, ma chérie, tu partiras et tu le sais. J'ai besoin d'oublier les plateaux, leurs lumières, les gens qu'on y rencontre, le fond de teint... J'ai besoin de m'éloigner un peu de tout ça. Toi, c'est ta vie. Mais j'irai te rejoindre à Rome.

PAOLA. — Tu ne viendras pas.

MARC. — Je te le jure !

PAOLA. — J'ai déjà une autre proposit pour rester là-bas.

MARC. — C'est bien rare si tu enchaîne Les films ont souvent du retard. Tu au sûrement quelques jours de battement entre deux ; nous les passerons ensemble.

PAOLA, *triste.* — Espérons-le.

MARC. — Je vais sortir un peu.

PAOLA. — Tu as raison... Moi, je vais fi mes malles, ranger des robes que tu ne verras pas. Pars vite, va ; ça vaut mieux !

Quelques mesures de musique de tr sition puis en fond sonore sous les vo

VOIX. — Les jardins des Champs-Elysée Danièle attendait Marc dans le hall du Crillo Elle l'a vu sortir... elle le suit... Avenue Gabri elle le devance... Revient sur ses pas... trouve nez à nez avec lui... et lui adresse plus charmant sourire...

Ambiance d'extérieur.

MARC. — Mademoiselle ?

DANIÈLE. — Vous ne me reconnaissez pa

MARC. — Je dois avouer...

DANIÈLE. — Voyons, faites un petit effor Non ? Vraiment ? Alors, le nez de Cléopâtre

MARC. — Non ! c'est vous ?

DANIÈLE. — C'est moi !

MARC. — C'est stupéfiant !

DANIÈLE. — Seulement ?

MARC. — C'est ravissant !

DANIÈLE. — J'aime mieux ça ! Comme vous l'expliquais l'autre jour, quel domm que ce ne soit pas à vous que je doive tout c

MARC. — Pourquoi ?

DANIÈLE. — Comment : pourquoi ? Mais serais éperdue de reconnaissance; je ne sau pas quoi faire pour vous remercier... V savez, maintenant, les hommes me regarde

MARC. — Ils ont bien raison, je fais com eux.

DANIÈLE. — Vous y avez mis le temps ! I a quinze jours que je le porte, ce nez-là, v ne vous souvenez plus !

MARC. — Excusez-moi, des préoccupatio des soucis !

DANIÈLE. — C'est si absorbant de ne r faire ?

MARC. — On n'en finit plus !

DANIÈLE. — C'est vrai que Paola Belmo part pour Rome ?

MARC. — Oui.

DANIÈLE. — Et vous ne l'accompagnez pa

MARC. — Qui vous l'a dit ?

DANIÈLE. — Je l'ai lu dans « Cinémonde Pourquoi n'allez-vous pas en Italie ?

MARC. — Il y a si longtemps que j'a quitté la France... que je n'étais pas reve J'ai besoin de rester un peu ici, de ref connaissance. Là-bas, je pensais si souve tout ça... à Paris ! Je suis comme le co lescent. Je dois me réhabituer doucement.

DANIÈLE. — Vous n'avez pas été déçu ?

MARC. — Non. Un peu étonné quand même ! y a tant de choses qui ont changé.

DANIÈLE. — Tant que ça ?

MARC. — Vous ne pouvez pas savoir. Il udrait que je vous explique. Et à moi, il me udrait des yeux neufs...

La valse de Chopin, mélancolique, inconsolable d'abord, au premier plan ; puis en fond sonore sous les voix.

VOIX. — Un jour... Deux jours... Très peu de urs... « La Boîte à Musique » et ses petits rs... *(Ironiquement :)* La grande musique assionnelle...

La porte s'ouvre violemment. Entrée précipitée.

RAYMOND. — Enfin, Danièle, je vous trouve eule ! Tout de même...

DANIÈLE. — Bonjour, Raymond.

RAYMOND. — Vous me fuyez ! Oui, oui ! Vous e répondez même plus au téléphone. Vous ne oulez plus me voir ?

DANIÈLE. — Je n'ai pas dit ça !

RAYMOND. — Vous n'avez rien dit du tout, résultat est le même. Je ne vous ai pas vue epuis... depuis...

DANIÈLE, *riant.* — Depuis le fameux jour où ous aviez des remords.

RAYMOND. — Il n'y a pas de quoi rire ! Pour ous trouver il faut que je vienne ici.

DANIÈLE. — C'est malin...

RAYMOND. — J'ai le droit ! Je viens acheter es disques...

DANIÈLE. — Vous pourriez quand même être oli...

RAYMOND. — Poli ?

DANIÈLE. — Parfaitement : poli. Vous ne ensez qu'à votre sentiment mais moi, je sors e la clinique, je viens d'être malade.

RAYMOND. — Comment allez-vous ?

DANIÈLE. — Vous ne me trouvez pas hangée ?

RAYMOND. — Non, un peu pâlotte, peut-être.

DANIÈLE. — Et... c'est tout ?

RAYMOND. — Mais oui !

DANIÈLE. — Eh bien ! on m'en reparlera es yeux de l'amour ! Il doit être drôlement yope, celui-là aussi.

RAYMOND. — Danièle, ne vous moquez pas e moi ! Je souffre...

DANIÈLE. — Vous êtes malade ?

RAYMOND. — Oui, de vous ! J'exige au moins ne explication ! Vous êtes ma maîtresse.

DANIÈLE. — Je ne suis la maîtresse de ersonne, tout juste de moi ! Et encore, je ne arantis rien !

RAYMOND. — Enfin, oui ou non, vous et moi... ré nom de D... ?

DANIÈLE. — Oui. Et après ?

RAYMOND. — Après quoi ?

DANIÈLE. — Après ça... puisque vous y ttachez tant d'importance ! Vous en aviez nvie, et moi, j'en avais besoin... Oh ! pas esoin dans le sens où vous l'entendez... J'avais esoin... oh ! et puis qu'est-ce que je vais vous aconter là, ça ne vous intéresse pas. Vous n'êtes même pas capable de voir que je suis jolie...

RAYMOND. — Mais je l'ai vu tout de suite, la première fois !

DANIÈLE. — Alors, si c'est la laide que vous aimiez, allez la retrouver ; moi, je ne peux plus rien pour vous !

RAYMOND. — Danièle !

DANIÈLE. — Attention, voilà papa !

DANCOUR. — Tu m'as appelé, ma petite fille ?

DANIÈLE. — Non, papa...

DANCOUR. — Tiens, c'est drôle, il m'avait semblé...

DANIÈLE. — Mais, puisque tu es là, tu pourrais peut-être servir monsieur, je ne comprends pas bien ce qu'il veut.

RAYMOND, *bas.* — Ça ne se passera pas comme ça !

DANIÈLE, *légère.* — C'est passé !...

DANCOUR. — Que désirez-vous, monsieur ?

RAYMOND. — Je voudrais... je voudrais « Sambre et Meuse »...

DANCOUR. — Pour tambours et clairons ?

RAYMOND. — Si vous voulez !

DANCOUR. — Oh ! moi... je préfère Chopin, mais des goûts et des couleurs, n'est-ce pas ?...

« Sambre et Meuse » pour tambours et clairons. Puis une musique sentimentale en fond sonore sous les voix et sous toutes les scènes qui suivent.

VOIX. — La terrasse de Chaillot... Danièle et Marc bras-dessus, bras-dessous...

MARC. — De mon temps, ici, il y avait le Trocadéro, un drôle de bâtiment... le genre oriental avec des minarets et un ventre de femme dans une situation intéressante. Vous voyez ce que je veux dire ?

DANIÈLE. — Pas très bien !

MARC. — Je dois avoir des photos, je vous montrerai.

DANIÈLE. — Et vous le regrettez, votre vieux Trocadéro ?

MARC. — Non ! Ou plutôt si... comme on regrette ses cheveux parce que l'on a pris l'habitude d'en avoir sur la tête. Et puis, après, on s'habitue à leur absence...

DANIÈLE. — Regardez, la Tour Eiffel ! Elle est pas bien jolie, cette grande bringue, et, pourtant, si on l'enlevait, ça ferait comme un trou dans le ciel de Paris... vous ne croyez pas ?

MARC. — Si, sûrement !

Musique en premier plan, puis en fond sonore.

VOIX. — Montmartre bien sûr... La place du Tertre... Une hôtellerie classique... Danièle et Marc y ont déjeuné...

MARC. — L'addition, s'il vous plaît...

UNE VOIX. — Voilà, monsieur.

MARC. — Merci ! 4.200 francs... voilà...

LA VOIX. — Le service est compris...

MARC. — Bravo ! *(Un temps.)* La dernière fois où j'ai déjeuné ici j'ai dû en avoir pour 40 ou 50 francs ! C'était en des temps très anciens.

DANIÈLE. — C'est très cher !

MARC. — Quelle importance, l'argent ?

DANIÈLE. — Pour ceux qui en ont, bien sûr, mais pour les autres ?

MARC. — Ils mangent de la vache enragée, mais ils sont jeunes, ils ont des crocs ! Moi aussi, j'ai été pauvre !

DANIÈLE. — Vous ne regrettez quand même pas ?

MARC. — Si, mes vingt ans ! Jadis, ici, il y avait un Utrillo et, là, un Modigliani... les gars en rigolaient.

DANIÈLE. — Et maintenant ?

MARC. — Ils ne rigolent plus, ça vaut trop d'argent ! Seulement Modigliani est mort de misère... au milieu de leurs rires !...

DANIÈLE. — En somme, vous étiez venu ici chercher un souvenir et vous n'avez rien retrouvé ?

MARC. — Si. Venez près de cette fenêtre, regardez ! Le panorama de Paris... vu de loin, je reconnais tout ; rien ne semble avoir changé...

Musique comme précédemment.

VOIX. — Les quais de la Seine... Le marché aux fleurs... Notre-Dame...

DANIÈLE. — Cette fois... hein, Notre-Dame, vous n'allez pas me dire qu'elle n'était pas construite quand vous êtes parti ?

MARC. — Non, mais c'est drôle : vous êtes en train de me réapprendre Paris. Je n'avais plus que de la mémoire. Quelque chose était mort et vous lui redonnez la vie...

DANIÈLE. — Je suis contente.

MARC. — Venez, nous allons acheter des fleurs...

LES MARCHANDES. — Regardez mes belles roses... monsieur... monsieur... Fleurissez la jeune personne... Mes plantes grasses... Les œillets... le mimosa... la violette...

PAMÉLA. — Marc... mon petit Marc... c'est pas possible !

MARC. — Comment... mais...

PAMÉLA. — Tu ne me reconnais pas ? Ça ne fait rien, va, tu as des excuses, je ne suis plus tout à fait la même. Paméla !

MARC. — Paméla !

PAMÉLA. — Tu ne m'embrasses pas ? Je savais que tu étais à Paris, mais si je m'attendais...

MARC. — Et moi ? Qu'est-ce que tu fais ici ?

PAMÉLA. — Tu vois, je vends des fleurs.

MARC. — Toi... toi... Paméla Cover...

PAMÉLA. — Et alors ? Qu'est-ce que ça a de drôle ? J'en ai tant reçu dans ma loge. Seulement, dans ce temps-là, on me les offrait. Je suis passée de l'autre côté de la barricade, mais je vis toujours au milieu d'elles. Je les ai tant aimées, les fleurs !

MARC. — Ma pauvre Paméla !

PAMÉLA. — Je ne suis pas à plaindre.

MARC. — Toi, une si grande comédienne !

PAMÉLA. — C'est si loin, tout ça ! Et puis, tu sais, ce n'est pas le théâtre qui m'a lâchée, c'est moi qui ai lâché le théâtre ! En p succès, comme ils disent !

MARC. — Mais pourquoi ?

PAMÉLA. — Je n'ai pas voulu cha d'emploi. Non, tu vois, toi, Paméla Cover jou les duègnes, les mères, les grand-mères ? Ou amoureuses dans des tournées minables, a ces salauds qui viendraient pour voir la vi bête rare en essayant de calculer son âg Non, j'ai tout plaqué...

MARC. — Et tu n'avais pas d'argent ?

PAMÉLA. — Dans ma vie, j'ai tout eu, sauf

MARC. — Tu ne pouvais pas demander copains ?

PAMÉLA. — Pour qu'ils refusent ?

MARC. — Si tu m'avais écrit...

PAMÉLA. — Toi, tu n'as jamais été un cop heureusement !

MARC. — Maintenant, tu vas me permett

PAMÉLA. — Rien du tout. Qu'est-ce qu crois, mon petit ? J'ai tout ce qu'il me f et même plus. Je n'ai jamais été si riche ma vie. Regarde mes fleurs ! Non, Marc, tu peux plus rien pour moi...

MARC. — Je n'ai jamais pu grand'chose...

PAMÉLA. — Ne crois pas ça, mais, mainten je suis heureuse ! Et toi ?

MARC. — Moi, heureux ? Je ne sais pas, c difficile...

PAMÉLA. — Oui, c'est difficile ! Souvent, peu trop. Fais comme moi, Marc : accroche-

MARC. — Mais tu as tout abandonné, t justement.

PAMÉLA. — C'était un moyen de conser quelque chose. Tu voulais des fleurs... p elle ?

MARC. — Ah ! oui... Paméla, laisse-mo présenter...

PAMÉLA. — Pas la peine ! Je la connais...

DANIÈLE. — Moi ? Oh ! vous devez v tromper, madame...

PAMÉLA. — Ça m'étonnerait ! Marc, tu comment elle s'appelle, ta petite ? Elle s'app Bonheur... comme ces fleurs-là ! Profites mon vieux, on ne les garde pas longten Tenez, mademoiselle, prenez-les ; vous bien jolie !

DANIÈLE. — Oh ! merci, madame...

MARC. — Paméla...

PAMÉLA. — Non, mon petit Marc, c'est qui les lui offre. Emmène-la, maintenant.

MARC. — Je reviendrai te voir...

PAMÉLA. — Tu n'auras pas le temps...

UNE MARCHANDE. — Dis donc, Paméla, est-ce ? Il me semble que j'ai déjà vu sa quelque part.

PAMÉLA. — C'est quelqu'un que j'ai co dans le temps.

LA MARCHANDE. — Il a l'air rupin.

PAMÉLA. — Tais-toi ! C'est moi qui vien lui faire la charité !...

La musique en premier plan, puis en f sonore.

VOIX. — L'hôtel Crillon... La chambre Marc...

Bruit de verres.

DANIÈLE. — Pourquoi buvez-vous comme ça ?

MARC. — Parce que j'ai soif.

DANIÈLE. — Quand on a soif, on boit de eau, pas des trucs qui vous brûlent.

MARC. — Fichez-moi la paix !

DANIÈLE. — Et ça ne vous rend pas aimable, plus !

MARC. — Excusez-moi, j'ai le whisky triste !

DANIÈLE. — Vous devriez essayer le beau-lais ! Papa, un soir, il en a bu deux outeilles... et après, il riait, il riait ! C'est ette nuit-là qu'il a voulu se pendre...

MARC. — Et alors ?

DANIÈLE. — Il est bien trop maladroit, vous ensez ! Le piton de la suspension n'a pas nu. Papa a tout juste réussi à se fouler la eville. Pauvre papa, il a boité quinze jours...

MARC. — Ça l'a guéri de l'alcoolisme ?

DANIÈLE. — Oui. Depuis, il rit moins ! *Bruit de verre.)* Marc, je vous en prie, assez ! e n'est pas la peine. Ce n'est pas comme ça, buvant, que vous oublierez...

MARC. — Je l'avais oubliée.

DANIÈLE. — Justement.

MARC. — Et puis, la retrouver comme ça !

DANIÈLE. — Elle a toujours de beaux yeux.

MARC. — Vous ne savez pas ce que Paméla été pour moi.

DANIÈLE. — Même si j'étais si bête, je suis uand même une femme.

MARC. — Un grand amour, vous avez vu ce u'il en reste ?

DANIÈLE. — Moi, à votre place, je la reverrais ujours comme elle était.

MARC. — Je voudrais bien.

DANIÈLE. — J'ai vu ses photos dans la Petite Illustration »... quand elle a créé « La hair succombe », avec vous...

MARC. — Elle était magnifique.

DANIÈLE. — Si on veut ! Ce n'est pas mon enre !

MARC. — Comment ? Elle n'était pas belle ?

DANIÈLE. — Belle, oui, mais pas jolie. Elle ait plutôt... froide !

MARC. — Froide ? Alors là, me petite, vous 'y connaissez rien...

DANIÈLE. — Oh ! je ne vous demande pas e détails...

MARC. — Ça vaut mieux, ils vous feraient ugir... les détails !

DANIÈLE. — Marc, oublions-la.

MARC. — Evidemment, vous, ça vous est icile !

DANIÈLE. — Oublions Paola.

MARC. — Paola ? Je crois bien que c'est fait.

DANIÈLE. — Pourtant elle, elle est belle, elle t jeune !

MARC. — Paola, elle aura été la fausse clef ui m'a servi à ouvrir la porte d'une prison.

DANIÈLE. — Alors ? Pourquoi êtes-vous si iste ?

MARC. — Je ne sais pas.

DANIÈLE. — Moi, je sais. Vous ne vous désolez as sur Paméla ou sur l'autre. Non ? Vous eurez sur vous... à cause de votre âge !

MARC. — Qu'est-ce qu'il vous a fait, mon âge ?

DANIÈLE. — A moi, rien ! Je le trouve très bien. Mais c'est à vous qu'il ne plaît pas : vous vous croyez vieux.

MARC. — Disons : pas très jeune. J'ai surtout l'impression d'avoir raté ma carrière. Et qu'il est trop tard, trop tard pour tout !

DANIÈLE. — Votre carrière ? Osez me dire que vous y avez tellement pensé, ces jours-ci !

MARC. — On ne peut pas ruminer toujours ces choses-là.

DANIÈLE. — Marc, si vous en avez envie, embrassez-moi !

MARC. — Vous... vous voulez... vous êtes folle !

DANIÈLE. — C'est vous qui êtes fou de refuser ce qui s'offre. Vous en avez envie, je le sais, je le sens... depuis que nous sortons ensemble. Je suis là, Marc, prenez-moi dans vos bras. Elle vous l'a dit : je m'appelle Bonheur !...

MARC. — Non ! non ! c'est la pitié qui vous pousse vers moi.

DANIÈLE. — Mon pauvre Marc, si vous croyez qu'on a de la pitié pour ceux qu'on aime !

MARC. — Mais demain... demain ?... Vous n'êtes qu'une enfant...

DANIÈLE. — Demain... c'est loin... il y a aujourd'hui !

MARC. — Vous me rendrez malheureux...

DANIÈLE. — Peut-être ! Mais en attendant, soyons heureux !

Musique triomphante qui s'estompe en fond sonore.

VOIX. — Un jour... Deux jours... Des jours... Et au club Marc Langeais...

Ambiance d'une nombreuse réunion.

DIVERSES VOIX. — C'est quand même une grande preuve d'amitié qu'il fait au Club en nous amenant sa fiancée... C'est officiel, ce mairage ?... Comment ? Mais d'où sortez-vous ?.. Ce que je ne comprends pas, c'est qu'il épouse... Qu'en pensez-vous, Durieux ?...

DURIEUX. — C'est une manie qu'il a dû contracter en Amérique. Ça se fait beaucoup là-bas : on divorce, on épouse, on redivorce, on réépouse... A la fin, ça permet à tout le monde de dormir ensemble...

JONESTE. — Et tout le monde est content...

DURIEUX. — Je ne sais pas, monsieur, j'ai fait toute ma carrière en France !...

ROSEMONDE. — Paul, je suis bouleversée ! Une opération de chirurgie esthétique et voilà... ça suffit !

CHAVERT. — Que voulez-vous, ma chère, il faudra vous y faire ! De votre temps, l'amour portait un arc et des flèches ; aujourd'hui, il est armé d'une seringue et d'un bistouri...

ROSEMONDE. — Et vous trouvez cela plus propre ?

CHAVERT. — Je n'ai pas d'avis sur une fonction organique...

ROSEMONDE. — Entendre son mari parler ainsi de l'amour, c'est révoltant ! Et le cœur, Paul, le cœur ?

CHAVERT. — Vous n'êtes pas cardiaque, Rosemonde et j'en suis très heureux pour vous...

TOUS. — Les voilà... les voilà... ce sont eux... Bravo...

Acclamations.

ROSEMONDE. — Mon cher Marc, je suis si contente de vous accueillir ici, chez toi, au milieu de tous tes amis... *(Et dans le grand silence où l'on entend les pensées secrètes :)* « Salaud ! quand je pense que... jadis ! Il te faut des gamines maintenant ! Tenons-nous, mon mari me regarde ! »

CHAVERT, *sa pensée.* — « Régale-toi, ma vieille, c'est la fin ! D'ailleurs, avec la belle tumeur que je te connais... » *(Dans l'ambiance revenue, aimable :)* Cher ami, permettez-moi de vous féliciter bien sincèrement. Je vous souhaite tout le bonheur que vous méritez... *(Et dans le grand silence :)* « ...Je suis bien tranquille, maintenant : celle-là me vengera... » *(Dans l'ambiance revenue :)* Elle est ravissante !...

HÉLÈNE. — Danièle, ma chérie...

DANIÈLE. — Ma petite Hélène...

HÉLÈNE. — Comme tu as dû souffrir pendant l'opération.

DANIÈLE. — Pas du tout ! J'étais endormie.

HÉLÈNE. — Mais quand tu t'es réveillée, tu as été malade ?

DANIÈLE. — Pas eu le temps. J'ai pensé que j'étais jolie. Je te donnerai l'adresse, si tu veux, ma chérie... *(Pour elle-même :)* « Chipie... tu crèves de rage... »

HÉLÈNE, *dans le grand silence.* — « C'est vrai qu'elle est jolie ! Si je ne me retenais pas... j'en pleurerais ! » *(Dans l'ambiance revenue :)* Merci ! Moi, je serai obligée de rester comme je suis mais regarde, regarde, ma chérie : Raymond Vincent est venu te féliciter, lui aussi...

RAYMOND. — Ça me fait plaisir de vous revoir en d'aussi heureuses circonstances... *(Et dans le grand silence :)* « ...Si seulement je pouvais savoir ce que tu penses et surtout... pourquoi... pourquoi ? »

DANIÈLE, *sa pensée.* — « Pauvre petit ! Je n'ai quand même pas été très gentille avec lui ! Bah ! ça lui passera avant que ça me reprenne... »

Ambiance revenue, puis :

MARC. — Ah ! mais voilà notre jeune an

RAYMOND. — C'est mon jour de relâc alors, je me suis permis...

MARC. — C'est très aimable à vous... *(I le grand silence :)* « C'est vrai qu'il ressemble ! Pourvu que Danièle... Ce qu vais l'écarter, celui-là... »

RAYMOND, *sa pensée.* — « Tu as pu c mes rôles... mais ta femme... c'est moi l'aurai eue la première... tu ne fais qu reprise... »

Ambiance revenue.

MARC. — Il faudra venir nous voir souv n'est-ce pas, Danièle ?

DANIÈLE. — Bien sûr, mon chéri, pour pas ?...

DURIEUX. — Marc, écoute-moi ! Tu ne pas me dire qu'à ton âge, le mien... plus cinéma... plus rien !

MARC. — Si, Durieux ! Je renonce à carrière. La preuve : j'entre au Français

Brouhaha. Tumulte.

DIVERSES VOIX. — Mademoiselle... M moiselle... Un mot pour « Samedi-Soir »... interview pour « France-Dimanche »...

DANIÈLE. — Mais qu'est-ce que vous vo que je vous raconte ?

DES VOIX. — Vos projets ?... Le re heureux, bien entendu, mais après ? Voy entre nous et quelques millions de lecte avec votre physique... et Marc Langeais, n'avez jamais songé à faire du cinéma ?

DANIÈLE, *séduite.* — Non... non... pas enc

DES VOIX. — Et maintenant une ph Monsieur Langeais... Monsieur Lange Tenez-lui la main... Regardez M. Lang mademoiselle... Une seconde...

Et dans le grand silence :

MARC. — « Et voilà ! Il faut bien faire fin ! »

DANIÈLE. — « La vie commence ! »

Dans l'ambiance revenue.

DES VOIX. — Ne bougez plus... Merci... autre... parfait... Le profil... merci... fini... encore un couple idéal !...

Et c'est la musique finale, ironique co il se doit.

FIN

Comité de Direction { Président : Vincent DELPUECH. Directeur : G. CAHEN-SALVADOR. Administrateur : S. QUILICI.

Fondateur GEORGES OU

Imprimerie MOULLOT - MARSEILLE — Dépôt légal 4me trimestre 1952